

**Jean Robaey**

*Van de Woestijne traducteur des Sept contre Thèbes*

**Abstract**

The Dutch translation *Zeven op Thebe los* by the poet Karel van de Woestijne (1878-1929) from Aeschylus' *Seven against Thebes* proves to be accurate and personal. The translator uses text of the *Tragoediae* by Weil (Teubner, 1884) and *Les Sept contre Thèbes* (Hachette, 1860) – this edition presents the text by Boissonade and an interlinear version by Materne. Van de Woestijne follows in a discontinuous manner both editions, and he sometimes agrees with the translation by Materne, sometimes not. He also consults the *Dictionnaire grec français* by Alexandre. He published his uncompleted version in 1907. This is the first study about that translation, enriched by a recent discovered fragment.

La traduzione nederlandese *Zeven op Thebe los* del poeta Karel van de Woestijne (1878-1929) dei *Sette contro Tebe* di Eschilo si rivela molto fedele e personale. Il traduttore si serve del testo delle *Tragoediae* teubneriane di Weil del 1884 e dell'edizione dei *Sept contre Thèbes* di Hachette del 1860, la quale presenta il testo di Boissonade e la versione interlineare di Materne. Van de Woestijne segue ora l'una ora l'altra edizione, così come talvolta accetta la versione di Materne e talvolta se ne allontana. Egli consulta inoltre il *Dictionnaire grec français* di Alexandre. La traduzione, rimasta incompiuta, venne pubblicata nel 1907. Questo è il primo studio su tale traduzione, arricchita dalla recente scoperta di un frammento.

*Introduction*

Pour Minderaa («Plus que le fragment dans *Vlaanderen*, rien n'est-il toutefois donné de trouver autre part»<sup>1</sup>) et Rutten<sup>2</sup>, les pionniers des études woestijniennes, la traduction des *Sept contre Thèbes* d'Eschyle du poète belge néerlandophone se limite au fragment qu'il publie en mars 1907, sous le titre *Aischulos' Zeven op Thebe los. (Fragment.)*, dans la revue *Vlaanderen*<sup>3</sup>.

Karel van de Woestijne (1878-1929), un des plus grands écrivains flamands<sup>4</sup>, commence la traduction des *Sept contre Thèbes* (Ἑπτὰ ἐπὶ Θήβας) avant septembre

---

<sup>1</sup> «Meer dan het fragment in *Vlaanderen* [sc. *Vlaanderen*] is echter nergens te vinden»: MINDERAA (1949a, 914; le fragment occupe dans le volume les p. 737-57). Successivement, nous donnerons la seule traduction des textes critiques néerlandais.

<sup>2</sup> Cf. RUTTEN (1972, 99).

<sup>3</sup> Cf. VAN DE WOESTIJNE (1907).

<sup>4</sup> Prosateur étonnant, critique profond et journaliste brillant, Karel van de Woestijne fut avant tout poète. Pénétré de Baudelaire, Mallarmé et Verhaeren, il est proche de Shelley, Valéry et Rilke. Clairement engagé dans le Mouvement Flamand qui revendiquait avant tout une liberté linguistique et culturelle pour le peuple flamand, il fut professeur de littérature néerlandaise à l'Université de Gand. Son œuvre connaît ces dernières années un renouveau d'intérêt dont témoignent en particulier les titres VANDEVOORDE (2006), MUSSCHOOT et al. (2007a et 2007b) et THEUNYNCK (2010).

1895<sup>5</sup>: il est encore à l'école et fréquente à Gand, sa ville natale, l'Athénée (ainsi s'appelle en Belgique l'école laïque moyenne); fin 1893, il passe de la section moderne (sans grec, ni latin) à la section classique et fréquente en 1895-96 l'avant-dernière année, appelée en Belgique Poésie, année durant laquelle il a pu perfectionner sa connaissance d'Eschyle. Il travaille encore à la traduction en 1897; en 1900, il écrit à Ontrop qu'il est «prêt» («klaar»<sup>6</sup>) avec sa traduction des *Zeven op Thebe toe* et, en 1901, qu'il veut y mettre la dernière main<sup>7</sup>. Le fragment qu'il donne en 1907 à la revue *Vlaanderen* correspond aux vv. 1-368<sup>8</sup>. En 1908, il déclare dans une interview avoir déjà traduit la pièce «dans son entièreté» («In haar geheel»<sup>9</sup>). Certes, il convient d'être prudent avec Van de Woestijne: le poète affirme souvent avoir fini une œuvre qu'il est encore en train d'écrire. Le fait est que Van de Woestijne a continué sa traduction au moins jusqu'au v. 479.

Van Elmbt note dans sa thèse dédiée aux Agendas et Carnets du poète:

Dans l'héritage se trouvent encore 3 p. de traduction, qui n'ont pas été reprises dans V.W., II [c'est-à-dire dans le *Verzameld Werk*, vol. II: cf. Van de Woestijne 1949a]. Vraisemblablement l'écrivain devait-il être prêt avec sa traduction<sup>10</sup>.

La précieuse indication de Van Elmbt a par la suite été oubliée.

Sont catalogués au Letterenhuis d'Anvers<sup>11</sup> quatre feuillets, numérotés de 17 à 20, qui comprennent la traduction des vv. 400-79. Le texte (que nous avons reproduit en annexe à la fin de notre livre *Van de Woestijne traducteur d'Eschyle*<sup>12</sup>), est suivi d'une ligne pointillée qui fait penser pour le moins à un arrêt, une suspension; le texte total correspond ainsi, mieux que la seule traduction imprimée dans la revue, à cette moitié de la pièce que le poète affirme à son interviewer avoir déjà traduite (la pièce compte 1078 vers). L'interruption dans la traduction au v. 479 correspond à l'intervention du

---

<sup>5</sup> Cf., pour la chronologie, VANDEVOORDE (2006, 181 et 187).

<sup>6</sup> MUSSCHOOT (1985, 68).

<sup>7</sup> Ivi, p. 97.

<sup>8</sup> Cf. MAZON (1920, *Les Sept contre Thèbes*).

<sup>9</sup> K. van de Woestijne, in DE RIDDER (1909, 73).

<sup>10</sup> VAN ELMBT (1978-1979, II, 72).

<sup>11</sup> Sous la cote W 803 / H (10) (337); cf. le site du Letterenhuis, s.v. Karel van de Woestijne, dans la section des manuscrits (Handschriften). Les renseignements donnés sont incomplets: «Deel van vertaling uit het Grieks van een drama over Eteokles», «Partie d'une traduction du grec d'un drame sur Étéocle» (la chemise parle, plus imprudemment, d'une «vertaling van een fragment van 'Eteokles', naar een Grieks tragicus»: «traduction d'un fragment d'«Étéocle», d'après un tragique grec»). Nous remercions le personnel et la Direction de la Bibliothèque du Letterenhuis.

<sup>12</sup> Nous reproduisons ici la substance du livre *Van de Woestijne traducteur d'Eschyle, avec un nouveau fragment des "Zeven op Thebe los"* (ROBAEY 2019), auquel nous renvoyons pour une analyse détaillée. La nouvelle dimension de notre étude nous a porté à rendre compte non plus de l'entière traduction, mais bien des cas les plus intéressants et révélateurs du *modus operandi* de Van de Woestijne: l'analyse y a vraisemblablement gagné. Nous avons aussi apporté quelques corrections, précisions et ajouts par rapport au livre.

Chœur avant la reprise, pour la quatrième fois, du discours du Messager (nous sommes au beau milieu du 2<sup>e</sup> Épisode, qui occupe les vv. 369-719: Étéocle a déjà choisi trois guerriers sur sept pour défendre les portes de la ville); l'interruption ne correspond donc absolument pas à une division importante de la pièce et les points de suspension qui traversent la page indiquent un arrêt dans la traduction elle-même<sup>13</sup>. Il est logique que Van de Woestijne ne donne à la revue que les premiers 368 vers, qui correspondent aux Prologue, Parodos, 1<sup>er</sup> Épisode, 1<sup>er</sup> Stasimon.

En conclusion, nous pouvons affirmer qu'il est possible et souhaitable que l'on trouve un jour un ou un deux feuillets avec la version des vers 369-99, mais qu'il sera effectivement bien difficile que l'on trouve quelque part, en Flandre ou ailleurs, la traduction des vers ultérieurs. Une lettre de janvier 1906 est précieuse: «[...] j'ai aussi les "Sept à Thèbes" laissés à moitié»<sup>14</sup>; il était donc arrivé, peu avant la parution en revue, à la moitié, mais non au delà, de la tragédie, le reste étant tout au plus resté au niveau d'un premier brouillon. Le texte manuscrit de la traduction des vv. 400-79, on le verra, n'a pas été relu avec attention (ce qui ne signifie pas qu'il n'est pas le résultat d'un travail préparatoire) en ce qu'il comprend des ratures et quelques bévues. Il pose aussi que le poète n'a pas sauté, par un absurde caprice, les vers 369-99: la phrase qui correspond au vers 400 commence, nous le verrons, par une minuscule.

Tout ceci nous fait considérer comme légitime l'hypothèse que la traduction des v. 1-479 était terminée en 1906<sup>15</sup>. Nous choisissons ce terme par précaution: le poète n'a vraisemblablement plus travaillé à sa traduction après 1900. Van de Woestijne n'a peut-être fait, comme l'indique Vandevoorde<sup>16</sup>, que récupérer des pages anciennes pour remplir le Numéro de la revue *Vlaanderen*, qui souffrait régulièrement d'un manque de pages.

Le poète lit, nous le verrons, l'édition Teubner de Weil 1884<sup>17</sup> (le même critique signe aussi, chez Hachette, en 1881 et 1897, des *Morceaux choisis*<sup>18</sup> qui comprennent et commentent des extraits des *Sept contre Thèbes*, mais rien n'indique que le poète connaisse et consulte ces *Morceaux choisis*). Il consulte vraisemblablement l'édition didotienne, avec une traduction latine, d'Ahrens<sup>19</sup> (difficilement Van de Woestijne aura

---

<sup>13</sup> Cet arrêt se vérifie avant le v. 480 Κόμπαζ' ἐπ' ἄλλω, μηδέ μοι φθόνει λόγων, «Dis-nous la jactance d'un autre et ne nous sois point avare de rapports» (Mazon): si Van de Woestijne avait traduit ce vers, il aurait été obligé de continuer.

<sup>14</sup> «[...] 'k heb ook nog 'de Zeven op Thebe' half af liggen»: K. van de Woestijne, in VAN RAEMDONCK (2010, 172).

<sup>15</sup> Un examen comparatif du papier, de l'encre et du *ductus* des quatre feuillets retrouvés devrait permettre une datation plus précise.

<sup>16</sup> VANDEVOORDE (2006, 506).

<sup>17</sup> Cf. WEIL (1884 = 1891), édition que nous indiquerons successivement par le seul nom de l'auteur. L'édition des *Sept contre Thèbes* qui y figure est fort différente de la 1<sup>e</sup>: WEIL (1862).

<sup>18</sup> Cf. WEIL (1881 et 1897<sup>2</sup>, les deux éditions ne sont pas, comme nous le verrons, identiques).

<sup>19</sup> Cf. DINDORF (1864).

omis de consulter cette commode et commune édition, présente dans la Bibliothèque de Gand et qui se base sur le texte grec édité par Dindorf<sup>20</sup>), ainsi que le *Lexicon* de Wellauer<sup>21</sup> (vraisemblablement présent à l'époque dans la Bibliothèque de Gand) sinon celui de Dindorf<sup>22</sup> (qui répète le précédent dans la plupart des cas). Il consulte certes un dictionnaire grec-français tel que ceux de Planche, Alexandre et Chassang, sinon celui de Bailly<sup>23</sup> (plusieurs indices montrent qu'il consulte certainement le second et ignore presque certainement le dernier, dont la 1<sup>e</sup> édition, de 1895, est d'ailleurs tardive pour Van de Woestijne; Chassang d'autre part semble se différencier peu d'Alexandre, et Planche, rentrer rarement en ligne de compte). Nous avons consulté très généralement les deux lexiques latins et les dictionnaires français, sans pour cela en rendre compte à chaque fois.

Notre analyse nous fait surtout penser que le poète traduit en ayant constamment sous les yeux le volume *Les Sept contre Thèbes* publié en 1860 par Hachette, qui présente le texte de Boissonade accompagné de la traduction juxtalinéaire d'Auguste Materne<sup>24</sup>. (De l'édition bilingue *Les Sept Chefs devant Thèbes* de Du Theil – Pillon<sup>25</sup>, Van de Woestijne ne semble tenir aucun compte; pas plus d'ailleurs que de l'édition juxtalinéaire publiée par Hachette des *Morceaux choisis*<sup>26</sup>).

Rutten affirme que Van de Woestijne ne suit aucune traduction française en particulier<sup>27</sup>. L'affirmation est correcte si l'on entend le terme "traduction" d'une manière précise, elle ne l'est pas si l'on comprend parmi les versions françaises une

---

<sup>20</sup> Cf. DINDORF (1841); l'édition de Dindorf reproduit celles de Weil ou de Boissonade 1825. Nous remercions le personnel de la Bibliothèque de l'Université de Gand et en particulier Hendrik Defoort, Conseiller des collections modernes (Adviser moderne fondsen). Notons que Van de Woestijne a pu avoir reçu certains volumes de ses professeurs (en particulier Jozef Haller et Léon Prud'homme, son professeur de grec) avec lesquels il était en contact étroit. Van de Woestijne peut tout aussi bien avoir acheté une édition bilingue d'Eschyle, et nous savons qu'il l'a fait pour Homère: «Joris Eeckhout apprit d'un libraire gantois qu'il lui avait vendu une édition d'Homère avec les textes français et grec en regard» (MINDERAA 1942, 273). La citation nous apprend que le poète consultait effectivement des éditions bilingues.

<sup>21</sup> Cf. WELLAUER (1830).

<sup>22</sup> Cf. DINDORF (1876).

<sup>23</sup> Cf. PLANCHE (1817<sup>2</sup>), ALEXANDRE (1860<sup>11</sup>), CHASSANG (1882<sup>5</sup>), BAILLY (1895). Bailly n'a peut-être pas toujours positivement remplacé l'emploi du dictionnaire d'Alexandre dans la tradition française.

<sup>24</sup> Cf. MATERNE (1860, le volume fait partie de la collection «Les auteurs grecs expliqués d'après une méthode nouvelle par deux traductions françaises / l'une littérale et juxtalinéaire présentant le mot à mot français / en regard des mots grecs correspondants / l'autre correcte et précédée du texte grec»). L'édition de Boissonade de départ est BOISSONADE (1825). Indiquons aussi: BOISSONADE (1842).

<sup>25</sup> Cf. LA PORTE DUTHEIL – PILLON (1840). (Nous ne sommes pas sûr de l'orthographe du nom du premier traducteur.)

<sup>26</sup> Cf. DE PARNAJON – BOUILLET (1883) (l'indication des auteurs sur la page qui précède celle du titre est erronée, pour le moins dans les exemplaires que nous avons pu vérifier).

<sup>27</sup> Cf. RUTTEN (1972, 107). Dans la note aux p. 107-108, le critique explique qu'il a consulté toutes les versions en prose, parmi lesquelles celle de Weil de 1905. Nous n'avons pas trouvé cette publication de Weil de 1905: PERROT (1910, 708-62) indique à la p. 742 pour l'année 1905 la seule édition des *Sept tragédies* d'Euripide et non d'Eschyle.

traduction “littérale” comme l’est précisément celle des éditions juxtalinéaires, dont Rutten ne parle pas (l’édition Hachette comprend par ailleurs aussi, en-dessous du texte grec et face à la traduction juxtalinéaire, une traduction dans le sens traditionnel du terme).

Nous confronterons systématiquement les éditions de Boissonade de 1860 (qui comprend la traduction juxtalinéaire de Materne) et de Weil 1884, et nous consulterons à chaque fois le dictionnaire d’Alexandre.

Il sera souvent ici fait appel à la langue française: rappelons le caractère bilingue néerlandais-français de la formation du poète, intellectuelle et familiale.

Le poète flamand admire Eschyle. Dans une lettre à De Meyere, il dit d’Eschyle et d’Ennius qu’ils sont «si naturellement beaux» («zoo natuurlijk mooi»<sup>28</sup>). Plus importante est la déclaration de 1899 à l’ami Ontrop:

Et vous [*sc.* Lode Ontrop, mais aussi Sophocle, Racine ou Ronsard] n’êtes pas de vrais *créateurs*. Prends Homère, prends Eschyle, prends Kalidasa, prends Victor Hugo, prends Gorter. Voilà des poètes *plastiques*, et s’ils atteignent parfois à une haute expression sonore, c’est uniquement parce qu’ils sont aussi de bons faiseurs de vers. Ils *créent*: c’est-à-dire que la nature leur parle en images<sup>29</sup>.

Il précise en 1927 qu’il lisait souvent, dans les années 1900-1903, le dramaturge grec, ainsi que Platon, Shakespeare et Ruusbroec, à ses amis à Sint Martens Latem: «un soir par semaine»<sup>30</sup>.

Les mots Nōv δ’ ἔτι ζεῖ («Aujourd’hui, il fait rage»: Mazon) du v. 708 des *Sept contre Thèbes* et, en-dessous, «Aischulos», se trouvent sur le manuscrit d’un poème de jeunesse publié en 1896 et remontant à l’été 1895<sup>31</sup>. Le poète rappelle, en les traduisant, les v. 3<sup>32</sup>, 102<sup>33</sup> et 244<sup>34</sup> de la même pièce. Le poète admire aussi profondément *Les*

<sup>28</sup> K. van de Woestijne, Lettre non datée (mais vraisemblablement de 1895) à V. de Meyere, conservée au Letterenhuis d’Anvers.

<sup>29</sup> «En ge zijt geen eigenlijke *scheppers*. Neem Homeros, neem Aischulos, neem Kalidasa, neem Victor Hugo, neem Gorter. Dat zijn *plastische* dichters, en brengen zij het ooit tot een hooge klankuiting in hun vers, dan is het alleen omdat ze goede verzenmakers zijn. Zij *scheppen*: d.i. de natuur spreekt tot hun in beelden»: MUSSCHOOT (1985, 52, Lettre 25, sept. 1899). Kālidāsa est le dramaturge sanskrit, Herman Gorter (1864-1927) est un des protagonistes du renouveau de la poésie hollandaise à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>30</sup> «<E>en avond in de week»: MINDERAA (1949b, 455) (*Gustave van de Woestijne*, 1927).

<sup>31</sup> Cf. VANDEVOORDE (2006, 181).

<sup>32</sup> «[...] de tegenwoordige aan het staatsroer fungerende partij, die ‘hare oogen niet sussen laat door Hupnos’, zoals die ouwe, goeie Aischulos zou zeggen», «[...] le parti qui siège maintenant au timon de l’état, qui “ne laisse pas ses yeux s’assoupir par Hupnos”, comme dirait ce vieux, bon Eschyle»: DEPPEZ (1991, 182) (cf. Mazon: βλέφαρα μὴ κοιμῶν ὕπνω, «sans laisser dormir ses paupières»). À la p. 672 du même volume, Van de Woestijne appelle Eschyle, en janvier 1915, «mijn ouden Aischulos», «mon vieil Eschyle»; adjectif qu’il emploie encore en 1912 (cf. la note 36).

<sup>33</sup> «‘Wanneer dan, zou niet nú, zullen wij grijpen naar de gebeden?’ jammeren de Maagden in Aischulos’ ‘Zeven op Thebe los.’ Vele Brusselaars zijn, onder oorlog en bezetting, vooral op panische of kritische oogenblikken, als Thebaansche maagden, naar de gebeden gaan grijpen», «“Quand donc, sinon

*Perses*, dont il parle plusieurs fois à propos du dramaturge flamand Albrecht Rodenbach: «Ces *Perses* sont une grande œuvre d'art»<sup>35</sup>. Il cite directement en grec les v. 89-90 de *Prométhée*: ποντίου κύματος ἀνήριθμον γέλασμα<sup>36</sup>, en commettant par ailleurs une faute (et démontrant ainsi qu'il cite les vers par cœur), employant un singulier (ποντίου κύματος) au lieu du pluriel ποντίων κυμάτων<sup>37</sup>; il cite encore, quelques années plus tard, les mêmes vers, en traduction cette fois et en restaurant le pluriel: «Et la pleine et bruyante mer humaine, qui rappelle dans sa joie jacassante, l'innombrable éclat de rire des ondes» d'Eschyle<sup>38</sup>. À une date plus tardive, il parle de l'aigle qui mange le foie de Prométhée: «Je n'essaie donc pas de secouer ma faute de mes épaules, ainsi que je me représente facilement que Prométhée essaya de secouer le faucon (ou l'aigle? Eschyle dit: Γύψ, faucon donc) de ses épaules»<sup>39</sup>; Eschyle parle proprement d'un αἰετός, d'un «aigle» donc, l'oiseau sacré de Zeus (*Prom.* 1021-22: Διὸς δέ τοι πτηνὸς κύων, δαφονιὸς αἰετός, «Mais alors le chien ailé de Zeus, l'aigle fauve», Mazon)<sup>40</sup>.

L'année de Poésie prévoyait la lecture de textes de la tragédie grecque. Il pouvait s'agir d'une pièce entière ou d'extraits; pour ce qui est d'Eschyle, rappelons que Weil, à côté des volumes *Prométhée enchaîné* et des *Perses* publiés en 1884, signe dans la collection des Classiques Hachette «à l'usage des élèves» des *Morceaux choisis* (cf. la note 18) qui comprennent de larges extraits (v. 1-181, 375-455, 568-719, 874-960) de

---

maintenant, recourrons-nous aux prières?» se lamentent les Vierges dans «Les Sept contre Thèbes» d'Eschyle. De nombreux Bruxellois ont recouru, durant la guerre et l'occupation, surtout dans des moments paniques ou critiques, comme des vierges thébaines, aux prières»: DEPRez (1992, 225: *Een feestdag*, 24 juil. 1915). Cf. Mazon: πὸτ', εἰ μὴ νῦν, ἀμφὶ λιτάν' ἔξομεν; «Quand donc, si ce n'est à cette heure, aurons-nous recours aux supplications [...]?».

<sup>34</sup> «De Dood graast – zooals Aisch<u>los zou zeggen», «La Mort paît – comme dirait Eschyle»: DEPRez (1988, 51, 24 oct. 1910). Il s'agit en fait d'Arès: τούτω γὰρ Ἄρης βόσκεται, φόνω βροτῶν, «C'est le vin d'Arès que le sang des hommes!» (Mazon; cf. Materne, au v. 229: «Car Mars se nourrit de cet effroi des mortels»), mais la mort n'est pas loin, φόνος signifiant aussi «mort».

<sup>35</sup> «Die *Perzen* zijn een groot kunstwerk»: DEPRez (1986, 552, «*Gudrun*» in *den Vlaamschen Schouwburg*, 30 sept. 1908).

<sup>36</sup> «[...] ik steeds aan 's ouden Aischulos 'ποντίου κύματος ἀνήριθμον γέλασμα' [...] heb moeten denken», «[...] j'ai toujours dû penser au «ποντίου κύματος ἀνήριθμον γέλασμα» du vieil Eschyle»: MINDERAA (1949c, 141, *H. Gorter: Pan I*, 1912). Nous indiquons le saut du vers par une barre verticale oblique là où il rentre dans notre analyse.

<sup>37</sup> Cf. aussi la note de MINDERAA (1950, 762): «La citation grecque [...] n'est pas entièrement correcte. Même si on choisit la lecture ποντίου κύματ<o>ς à la place du pluriel ποντίων κυμάτων, il faut encore ajouter τε entre ces deux mots».

<sup>38</sup> «En de volle en luide menschenzee, die in hare uitflapperende jool aan den 'ontalligen schater der baren' van Aeschulos herinnert»: DEPRez (1992, 256) (*Verjaardag*, II, 10 août 1915).

<sup>39</sup> «Ik tracht dus niet mijne schuld af de schouders te schudden, gelijk ik gemakkelijk voorstel dat Promêtheus trachtte den valk (of den arend? Aischulos zegt: Γύψ, valk dus) van zijn lever te schudden»: Id. in VAN RAEMDONCK (2010, 206) (*Lettre de juil.* 1907).

<sup>40</sup> On peut penser, pour expliquer γύψ, à une influence de l'adjectif γυπιός dans les *Suppliantes*, «a vulturibus habitata» selon le lexique de Wellauer.

notre pièce quoique représentant moins de la moitié de la partie traduite par Van de Woestijne.

Mais pourquoi en particulier la pièce des *Sept*? Le poète ne pouvait, croyons-nous, rester insensible au thème des frères ennemis: nous pensons – plutôt qu’à Gustave, le peintre auquel il restera toute sa vie lié, ou au très jeune Maurice – à Eduard, d’à peine un an plus jeune et véritable frère ennemi de Karel<sup>41</sup>.

Rappelons que les prestigieuses revues hollandaises *De Gids* et *De Nieuwe Gids* se sont intéressées plusieurs fois dans les années 1890 aux *Sept contre Thèbes*: la traduction en vers selon les mètres originaux de Burgersdijk<sup>42</sup> paraît en 1891, avec un «Naschrift», «Post-scriptum», qui vante l’édition Weil 1884; Boeken publie en 1893 une traduction partielle (qui correspond aux v. 41-68 et 375-416) et versifiée<sup>43</sup>, ainsi que, en 1898, une étude sur la même pièce<sup>44</sup>. Dès 1827, Van Limburg Brouwer signe la *Proeve over de Zedelijke Schoonheid der Poëzij van Eschylus*<sup>45</sup>, l’«Essai sur la Beauté morale de la Poésie d’Eschyle», dont un chapitre est dédié à *De Zeven Vorsten tegen Thebe*, «Les Sept Princes contre Thèbes».

Encore plus tôt, en 1816, paraît la remarquable traduction partielle d’I. da Costa, *Het Verhaal van den Bode uit Eschylus <'> Zeven tegen Thebe*<sup>46</sup>, «Le récit du messager des Sept contre Thèbes d’Eschyle», qui réunit et juxtapose la version des seuls passages où le messager illustre à Étéocle les sept chefs de l’armée argienne, effaçant ainsi la dimension proprement théâtrale de la pièce pour ne privilégier que son aspect proprement épique. L’opération n’est pas entièrement gratuite, tant et si bien que la pièce elle-même a été généralement considérée comme plus épique que dramatique. Nous touchons ici à un ultérieur motif d’intérêt de la part de Van de Woestijne pour les *Sept contre Thèbes*: il ne pouvait qu’apprécier l’aspect épique, descriptif des œuvres du dramaturge antique et en conséquence en particulier des *Sept*. L’inspiration du poète flamand est en effet double: à côté de neuf recueils au lyrisme exaspéré, religieux sinon mystique, Van de Woestijne cultiva pendant toute sa vie une veine, volontiers grecque, épique et descriptive dont font preuve en particulier les deux recueils dénommés *Interludiën* (<Interludes>) et *Zon in den rug* (<Le soleil dans le dos>)<sup>47</sup>.

---

<sup>41</sup> «Les deux frères majeurs sont l’un contre l’autre à couteaux tirés»: THEUNYNCK (2010, 168).

<sup>42</sup> Cf. BURGERSDIJK (1891, 201-48).

<sup>43</sup> Cf. BOEKEN (1893, 162-65).

<sup>44</sup> Cf. BOEKEN (1898, 684-96).

<sup>45</sup> Cf. VAN LIMBURG BROUWER (1827).

<sup>46</sup> Nous citons d’après DA COSTA (1861).

<sup>47</sup> Cfr. MUSSCHOOT et al. (2007b; les poèmes compris dans ce 2<sup>nd</sup> tome, intitulé *Epische poëzie*, <Poésie épique>, comptent plus de 400 pages). Nous nous permettons de renvoyer à: ROBAEY (2016), qui constitue l’unique traduction (un très large choix de plus de 5.000 vers) des *Interludes* et qui est pourvue d’une longue Introduction. Indiquons, en langue française: LECOMTE (1964) (cette édition comprend un très court encore que très bel extrait – remarquablement traduit par le poète belge francophone Marcel

La critique s'est penchée sur le problème de la connaissance de la langue grecque de la part du poète. Celui-ci, ayant décidé de suivre son goût pour la littérature, passe en 1893-94, nous l'avons vu, de la section moderne à la section classique et ne peut rattraper son retard quant à la connaissance grammaticale des langues grecque et latine telle qu'on l'exige à l'école<sup>48</sup>. Minderaa note d'autre part que le fils de Karel, Paul van de Woestijne, philologue classique et professeur universitaire, latiniste de grande valeur, lui «assura que son père lisait et comprenait les textes qu'il [sc. Paul] devait traiter dans ses années d'étude»<sup>49</sup>. Les deux informations (son retard scolaire et sa capacité de lecture des textes originaux) ne sont pas contradictoires: Karel n'était vraisemblablement pas un fort en thème. L'analyse montrera la qualité du Van de Woestijne helléniste.

Rappelons que le poète publiera, en 1910, de très larges extraits de l'*Iliade* précédés d'une importante *Inleidende nota*<sup>50</sup>, «Note introductive». Il y décrit un Homère pour ainsi dire barbare. Il s'y démontre, quoi qu'en dise Rutten<sup>51</sup>, un traducteur excellent et original. Dans une étude précédente, nous notions: «Le poète ne regarde pas la traduction de M. Croiset [...]: ni en ce qui concerne la syntaxe et ni en ce qui concerne le choix des mots»<sup>52</sup>. Citons le texte grec d'Homère (*Il.* XIII 797): θεσπεσίῳ δ' ὀμάδῳ ἀλλ' μίσγεται, «et se mêle à la mer avec un tumulte étonnant»<sup>53</sup>, et indiquons le caractère étymologique de la traduction du poète flamand («en bij voorspellend geraas aan de zoutzee zich mengelt», «et avec un bruit prophétique se mêle à la mer salée»): ὄλς, «mer», vient du mot «sel» et le premier sens de l'adjectif θεσπέσιος est, comme l'écrit le dictionnaire d'Alexandre, «divin, émané des dieux»; le même dictionnaire renvoie, pour la racine, à θέσπις qui, en tant qu'adjectif, est traduit par «prophétique, émané des dieux, divin, d'où par ext<ension> merveilleux, étonnant, immense» (Chassang et Bailly confirment Alexandre). L'opération est en néerlandais risquée: le néologisme *zoutzee*, littéralement «mer de sel» ou «mer salée», étonne, et *voorspellend*

---

Lecomte – des *Interludes*; on regrettera que la nouvelle édition, due à G. Thinès, ne comprend plus cet extrait: cf. LECOMTE 1993).

<sup>48</sup> «Il a manqué de la base qui est donnée dans la sixième et cinquième [sc. section] latine. Il est logique qu'il ne peut tenir sur le plan de la grammaire et du vocabulaire le même rythme que ses condisciples»: THEUNYNCK (2010, 41).

<sup>49</sup> MINDERAA (1942, 273).

<sup>50</sup> Cf. in MINDERAA (1949a): *Homeros Ilias. Proza-bewerking*; la 1<sup>e</sup> édition paraît, avec le même titre, dans la «Wereld-bibliotheek», Maatschappij voor goede en goedkoope lectuur, Amsterdam [1910]. Nous nous permettons de renvoyer à nos traductions (*L'Iliade di Omero. Adattamento in prosa. Nota introduttiva*) et commentaires (*Un "barbaro splendore": Van de Woestijne traduce Omero*) dans le volume FRANCI – MARCHETTI (1991, 53-77).

<sup>51</sup> Cf. RUTTEN (1972, 131 et 700-701). L'incompréhension caractérise aussi, étonnamment, la lecture de deux philologues classiques, K. et W.E.J. Kuiper: cf. *ivi*, p. 701.

<sup>52</sup> ROBAEY (2002, 35). Cf. CROISSET (1896, 1914<sup>5</sup>).

<sup>53</sup> La traduction est de LEPRÉVOST (1854).



signifie proprement «prophétique». Notons la distance de la traduction du poète par rapport à celle de Croiset: «[...] soulèvent les vagues, au milieu d'un fracas épouvantable»<sup>54</sup>.

Précisons qu'il ne s'agit pas ici d'une étude du texte d'Eschyle, notre but étant avant tout d'établir à chaque fois le texte grec que Van de Woestijne a pu lire et de comparer ensuite ce texte à la traduction, d'évaluer enfin cette dernière<sup>55</sup>.

### Le Titre

La traduction néerlandaise traditionnelle du titre de la pièce est *Zeven tegen Thebe*, «Sept contre Thèbes», et comprend la préposition *tegen*, «contre» (= allemand *gegen*).

Van de Woestijne traduit d'abord, dans une lettre à De Meyere de 1895, *naar Thebe toe*<sup>56</sup>, «vers Thèbes». Si Θῆβας au lieu de Θήβας est une pure faute (vraisemblablement construite par analogie à partir du nominatif Θῆβαι), l'absence des accents sur ἐπὶ et ἐπὶ est une pratique tout à fait courante à l'époque dans les enseignements du grec (effectués en français) en Belgique. La faute Θῆβας n'en reste pas moins étonnante: les éditions que consulte Van de Woestijne reportent le titre correctement (celle de Weil, dans la *Praefatio*, celle de Materne de 1860 dans les Notes).

En mars 1900, le poète écrit à Ontrop, nous l'avons vu (cf. la note 6), qu'il est «prêt» avec sa traduction des *Zeven op Thebe toe*. L'expression signifie déjà «Sept contre Thèbes»: *toe*, qui correspond à l'allemand *zu*, vaut «vers» et précise le mouvement, tandis que *op*, qui correspond à *auf*, signifie «à» mais aussi «contre».

Ce n'est pourtant qu'en février 1901, dans une lettre au même ami, que nous trouvons *Zeven op Thebe los*, titre qui sera le titre final de 1907: «Je veux aussi mettre la dernière main à la traduction de “Zeven op Thebe los”»<sup>57</sup>. L'expression, que l'on pourrait traduire par «Sept lâchés contre Thèbes», fait penser à des chiens déchaînés (“zoals losse honden”, pourrait-on dire: «comme des chiens lâchés»): prenant la place du *toe* («vers») précédent, *los* ajoute la violence de l'ennemi; notons que la double préposition *op... los* est parfaitement transposable en allemand, où “auf... los” vaut

<sup>54</sup> Nous citons d'après CROISSET (1914<sup>5</sup>, 114).

<sup>55</sup> Pour la nécessaire assise philologique, nous nous sommes basé principalement sur GROENEBOOM (1938), ITALIE (1950), LUPAŞ – PETRE (1981), NOVELLI (2005) et nous nous sommes souvent référé à l'édition et à la traduction de MAZON (1920).

<sup>56</sup> «Ik breng in 't Nederlandsch eene tragoedie van Aischulos, “ἐπὶ ἐπὶ Θῆβας” [sic], ‘de zeven naar Thebe toe’»: «Je transpose en néerlandais une tragédie d'Eschyle», etc.: K. van de Woestijne, Lettre à V. de Meyere d'oct. 1895. Nous employons, ici comme dans l'analyse du texte, l'italique pour les mots néerlandais du traducteur que nous analysons.

<sup>57</sup> «Ik wil ook de laatste hand leggen aan de vertaling van ‘de Zeven op Thebe los’»: Id., in MUSSCHOOT (1985, 97).

“gegen”. La solution finale *Zeven op Thebe los* (phoniquement /'zevən əp 'tebə lɔs/) est remarquable de par la succession des trois voyelles et la place de l'accent tonique (c'est-à-dire par deux fois /'e ə ə/), ainsi que par la seule opposition sonore – sourd des sifflantes /z/ et /s/ (qui ouvrent et ferment l'expression) et des labiales /v/ et /b/.

Remarquons, comme nous l'avons déjà noté, que Van de Woestijne parlera, en janvier 1906, des «*Zeven op Thebe*», c'est-à-dire des «Sept à Thèbes» – ce qui constitue une autre possibilité de traduire le titre grec, décliné cette fois au datif, Ἑπτὰ ἐπὶ Θήβαις, datif que confirment par ailleurs concordamment les dictionnaires d'Alexandre et Chassang: «Ἑπὶ Θήβαις, *Eschyl.* devant Thèbes».

Il convient de reprendre et de compléter la citation de la lettre de 1895 à De Meyere:

Je transpose en néerlandais une tragédie d'Eschyle, “ἑπτα ἐπὶ Θήβαις” [*sic*], “de zeven naar Thebe toe”, avec autant de précision possible – avec plus de précision que normalement – en prose; en prose, parce qu'il me semble impossible de trouver dans notre versification un rythme et une couleur qui s'accordent avec la versification grecque. Et ainsi je rythme et colore ma prose, pensant ainsi mieux faire voyager l'âme grecque dans un corps néerlandais. Dès que je l'ai finie – deux mois, j'espère – je Vous l'envoie<sup>58</sup>.

La traduction de Van de Woestijne serait donc plus précise que les traductions ordinaires; le vers est clairement pour le poète (comme pour tous ses contemporains) uniquement métrique, et la prose lui semble pouvoir mieux reproduire le rythme grec<sup>59</sup>. Sauvante ce rythme et ce qu'il appelle la couleur, il peut restituer, comme l'écrit le poète et le confirme Vandevoorde<sup>60</sup>, l'«âme grecque dans un corps néerlandais».

### *Le texte*

Le Prologue permet avant tout de déceler les éditions suivies par le poète. Nous nous limitons, ici comme par la suite, à quelques faits particulièrement indicateurs.

---

<sup>58</sup> «Ik breng in 't Nederlandsch eene tragoedie van Aischulos, “ἑπτα ἐπὶ Θήβαις” [*sic*], «de zeven naar Thebe toe», zoo nauwkeurig mogelijk – nauwkeuriger als gewoonlijk – in proza over; in proza, omdat het me onmogelijk schijnt in ónze versificatie een rythmus en eene kleur te vinden, met de Griekse overeenstemmend. En aldus rythmeer en kleur ik mijn proza, menende aldus beter de Grieksche ziel in een Nederlandsch lijf over te doen varen. Zoodra ik ermee gedaan heb – een paar maanden, hoop ik – zend ik het U toe»: Id., Lettre à V. de Meyere d'oct. 1895, in H. VANDEVOORDE (2006, 187).

<sup>59</sup> «À la place de la mesure du vers, il choisit de conserver le son et le rythme»: VANDEVOORDE (1993, 594).

<sup>60</sup> «Son option pour la prose a avoir avec sa propension à restituer le rythme et ainsi l'“âme” de l'œuvre traduite»: *ivi*, p. 597.

Vv. 2-3, ἐν πρύμνῃ πόλεως οἶακα νωμῶν (B<sup>61</sup>): *ten achterstevan der stad het roer voerend*, «à la poupe de la ville guidant le timon»<sup>62</sup>. La traduction saute toute ponctuation, suivant Boissonade et Dindorf, et s'éloignant de Weil (qui pose une virgule après πόλεως). Novelli précise: «La pausa [sc. à la moitié du v. 3, après νωμῶν] contribuisce a rafforzare l'idea espressa dal verbo, per cui πόλεως, per senso e posizione, dovrà essere rapportato ἀπὸ κοινοῦ sia a πρύμνῃ che a οἶακα»<sup>63</sup>.

V. 5, (ὃ μὴ γένοιτο) (B): (*mocht het niet gescheden!*), «(puisse cela ne pas se passer!)». Les parenthèses woestijniennes proviennent indubitablement de Boissonade.

V. 13, ὄραν ἔχονθ' ἕκαστον (B): *elk in mate van jaren*, «chacun à la mesure d'années». Van de Woestijne traduit ὄραν (l'«âge») de Boissonade et non la variante ὄραν (le «soin») qu'adoptent Dindorf et Weil<sup>64</sup> – le vers entier se traduisant dans ce cas, comme le fait Italie, «qui prête attention [...] selon ce qui lui convient à tout égard» (Mazon: «chacun enfin se donnant au rôle qui convient à ses forces»). Van de Woestijne ne dépend pourtant pas expressément de Materne qui traduit «chacun ayant son âge»<sup>65</sup>.

Jusqu'ici, le poète semble donc, dans les détails mêmes de la ponctuation, suivre le texte de Boissonade repris par l'édition juxtalinéaire.

La situation change brusquement au v. 16 avec le terme Γῆ: *Aarde*, «Terre», où la majuscule (plus correcte, s'agissant en fait d'un nom propre) provient de Weil.

Vv. 19-20, οἰκητῆρας ἀσπιδηφόρους, πιστοὶ ποθ' ὡς γένοισθε (W): *inwoners die het schild voert, opdat ge éens trouw zoudt worden*, «habitants qui portez le bouclier, pour que vous fussiez un jour fidèles». Le texte traduit s'éloigne de Boissonade (πιστοῦς, ὅπως γένοισθε: «fidèles, pour que vous fussiez tels», Materne) et Dindorf (Ahrens: «fidos, ut [...] sibi usui essetis») et suit Weil qui déplace la virgule, introduit un nominatif et l'adverbe ποτ(ε)<sup>66</sup>. (Les *Morceaux choisis* de 1897 reprennent les

---

<sup>61</sup> Nous signalons entre parenthèses par B l'édition de Boissonade et par W celle de Weil. Dans les cas où les deux éditions sont semblables, nous ne donnons aucune indication; nous ne tenons pas compte, dans l'analyse, des différences dans l'emploi de la majuscule (chez Boissonade) ou de la minuscule (chez Weil), ou encore de minimes faits orthographiques ou d'accent – que nous indiquons pourtant.

<sup>62</sup> Nous accompagnons le texte néerlandais d'une traduction française qui sera le plus souvent extrêmement littérale et grossière, tendant uniquement à permettre à qui n'entend pas le néerlandais de pouvoir suivre la traduction de Van de Woestijne.

<sup>63</sup> NOVELLI (2005, 9).

<sup>64</sup> Weil, dans les *Morceaux choisis*, passe de ὄραν en 1881 («Les hommes faits sont les défenseurs de la patrie; il suffisait de les mentionner rapidement») à ὄραν en 1897: «ὄραν (*curam*)... συμπρεπές, s'occupant chacun du soin qui lui convient. Les hommes faits sont les défenseurs naturels de la patrie; il suffisait de les mentionner rapidement. Mais cette mention manque dans notre texte». La 2<sup>e</sup> édition des *Morceaux choisis* suit l'édition des *Tragoediae* de 1884 que nous suivons. Si rien n'indique, comme nous l'avons dit, que Van de Woestijne suit une édition des *Morceaux choisis*, il est certain que celle de 1881 est à exclure à l'avantage de celle de 1897 qui reprend Teubner 1884: voir plus loin l'analyse des v. 20 et 45.

<sup>65</sup> Materne indique avec l'italique les mots ajoutés.

<sup>66</sup> Cf. NOVELLI (2005, 21).

*Tragoediae* de 1884, ceux de 1881 impriment au contraire πιστοί σφιν ὡς γένοισθε, avec la note: «Σφιν est ici pour οἱ ou αὐτῆ».)

V. 22, χρόνον ... τόνδε: *zoo 'n tijd*, «un tel temps». Van de Woestijne traduit littéralement («un tel»: «ce»), différemment de Materne: «*tout ce temps-là*». Il ne suit pas non plus les *Morceaux choisis* de Weil, qui écrivent: «Τόνδε prend ici le sens de τοσόνδε», c'est-à-dire «aussi grand».

À 23, le poète suit encore Weil: ἐκ θεῶν κυρεῖ. νῦν δ' (W): *bleef [...] door de goden. Nu, echter*, «resta [...] de par les dieux». La ponctuation woestijnienne, qui pose un point, correspond à celle de Weil (Boissonade emploie le point en haut).

V. 25, φάους δίχα (W): *niet met oogen*, «non pas avec les yeux». Van de Woestijne explicite φάους, «les lumières», qui est une correction de Ritschl acceptée par Weil<sup>67</sup> (cf. les *Morceaux choisis*: «sans la lumière des yeux»). Πυρὸς, reçu par la tradition (et adopté par la plupart des éditeurs, dont Dindorf et Boissonade), est moins proche de la solution woestijnienne, et les traductions d'Ahrens et Materne le montrent: «a flamma remotus» et «sans feu de sacrifices».

Il est donc confirmé que le poète suit maintenant Weil. Mais quelques vers plus loin, il revient à Boissonade.

V. 28, νυκτιγορεῖσθαι, κάπιβουλεύειν (B): *voor dezen nacht beraamd wordt, en [...] bedreigt*, «est ourdi pour cette nuit, et menace». La virgule, que l'on retrouve chez Boissonade (et non pas chez Weil), met en évidence la fin de la phrase, qui semble presque une conséquence. La traduction d'ἐπιβουλεύειν est clairement dépendante de Materne: «menacer», face aux dictionnaires français, moins proches («dresser des embûches; attenter à; en vouloir à»: Alexandre); Ahrens traduit «insidias parare», Wellauer, «*insidiari*»<sup>68</sup>. Van de Woestijne est revenu à Boissonade et à Materne.

V. 33, καὶ, πυλῶν ἐπ' ἐξόδοις μίμνοντες, (B): *en, op der poorten uitweg weerstand biedend*, «et, sur la sortie des portes offrant résistance». Le jeu des virgules du néerlandais (jeu absent du texte de Weil qui ne pose la virgule qu'après μίμνοντες) reprend celui de Boissonade.

À 35, Van de Woestijne retourne à Weil: ὄμιλον· εὔ τελεῖ θεός (W): *het pleit: goed einde brengt een god*, «le combat: un dieu porte une bonne fin». Le poète suit la ponctuation (le point en haut) de Weil et de Dindorf, plus logique que le point de Boissonade qui divise fortement les deux propositions et rend moins évidente l'explication. Il ne suit par ailleurs pas Materne («Un dieu finira bien *la chose*») pour la traduction. Les versions ou commentaires de Materne, Ahrens («dabit»), Ubaldi<sup>69</sup> («compirà») et Todesco<sup>70</sup> («troverà») emploient concordamment, ainsi que Mazon et les

<sup>67</sup> «φάους Ritschl, πρὸς libri»: WEIL (1884, *Praefatio*).

<sup>68</sup> Wellauer emploie l'italique pour les traductions.

<sup>69</sup> Cf. UBALDI (1939<sup>2</sup>).

<sup>70</sup> Cf. TODESCO (1945<sup>2</sup>).

*Morceaux choisis* de Weil («Τελεῖ n'est pas au présent») et au contraire de Van de Woestijne, le futur pour τελεῖ. (La double lecture nous semble possible, comme l'indique Chantraine: «Dans quelques verbes dont le présent comporte la flexion contracte le futur se trouve ainsi confondu avec le présent [...]. Le futur τελέω constitué sur un verbe dérivé est certainement une forme secondaire (d'après καλέω?). Il s'explique en partie par le sens terminatif du présent, qui se prêtait ainsi lui-même à prendre le sens futur»<sup>71</sup>).

V. 45, Ἄρη τ', Ἐνυὼ ... Φόβον (W): *Ares, en Ennô [...] Phobos*, «par Arès, et Ennô, et par Phobos». Le poète adopte la conjonction de Weil (que Boissonade saute: Ἄρην, Ἐνυὼ<sup>72</sup>). (Les *Morceaux choisis* de Weil de 1881 impriment Ἄρην, Ἐνυὼ, ceux de 1897 suivent l'édition de 1884.) Le poète choisit par ailleurs, comme partout dans sa traduction, de transcrire directement les nom propres grecs, là où Materne et Ahrens emploient les correspondants latins. Le goût du Flamand est parnassien.

Vv. 48-49, φόνω· μνημεῖά θ' (W): *offerlijk; en herinneringen*, «leurs cadavres en offrande; et [...] des souvenirs». Le point-virgule néerlandais suit le point en haut de Weil et non le point de Boissonade.

Vv. 51-52, ἀνὰ στόμα. Σιδηρόφρων/σιδηρόφρων (B/W): *in hun mond: want het hart, ijzere hart*, «sur leurs bouches: car le cœur, cœur d'acier». Le poète lie (: *want*, «: car») ce vers au précédent, adoptant le point-virgule de Weil (qu'il traduit par deux points), alors que Boissonade finit le vers précédent par un point. Italie précise que «seul le premier membre du mot composé a une signification», mais le suffixe -φρων est apparenté étymologiquement à φρήν, «cœur»: Van de Woestijne voit ici la possibilité de créer une répétition. Il traduit l'adjectif exactement comme Materne: «Car leur cœur, cœur de fer».

V. 57, πρὸς ταῦτ', (B): *Dáarom.*, «Pour cela:». Suivent deux points, qui rendent la virgule du grec: encore une fois, une attention extrême à la ponctuation, ici de Boissonade (Weil ne présente aucun signe de ponctuation), à son rythme.

On note donc que Van de Woestijne passe continuellement d'un texte à l'autre. Il suivra jusqu'à la fin une telle démarche, que nous ne suivrons pas ici dans le détail.

Parfois, l'indication de l'édition ne souffre aucun doute. Relevons deux cas manifestes à la faveur de Weil. Celui-ci imprime, à la fin du 1<sup>er</sup> Épisode, au v. 273, χῦδατ' Ἴσμηνοῦ λέγω (cf. Mazon: ὕδατι τ' Ἴσμηνοῦ λέγω, «Devant les [...] eaux de l'Isménos, je le déclare»), Boissonade au contraire, à 258<sup>73</sup>, οὐ δ' ἄπ' Ἴσμηνοῦ λέγω («et je n'excepte pas celle [*sc.* la source] d'Isménus»: Materne); la traduction *en tot de*

<sup>71</sup> CHANTRAINE (1973a, 450). Cf. CHANTRAINE (1973b, 250): «[...] ces futurs contractes qui sont secondaires s'expliquent par le sens de ces verbes dont le présent se prêtait à prendre le sens futur parce qu'ils expriment le terme du procès».

<sup>72</sup> Ἄρη et Ἄρην sont les deux formes de l'accusatif: cf. NOVELLI (2005, 33).

<sup>73</sup> La numération des vers est différente chez Boissonade et Weil à partir du v. 83.

*wateren van den Ismenos spreek ik*, «et aux eaux de l’Ismène je parle», ne correspond pas au texte de Boissonade (ni à celui de Dindorf, presque identique), mais bien, très clairement, à celui de Weil (qui accueille une conjecture de Kirchhoff de 1880<sup>74</sup>). Au v. 282, Weil lit ἐπάρχους là où Boissonade imprime ἄνδρας (v. 267), reçu par la tradition (et adopté par Boissonade et Dindorf)<sup>75</sup>: or, Van de Woestijne écrit «éparques».

Boissonade est au contraire certain aux vv. 413-14 (B) οὐδὲ τὴν Διὸς ἔριν πέδῳ σκήψασαν ἐκποδῶν σχέθειν: *zelfs Zeus’ woede, op de aarde geduwd, kan hem niet uit de voeten krijgen*, «même la colère de Zeus, poussée sur la terre, ne peut l’avoir (la tenir) hors des pieds». Nous corrigeons ici l’analyse faite dans notre livre. La traduction de Van de Woestijne, qui présuppose l’article τὴν (au lieu de τᾶν dans Weil 427-28: οὐδὲ τᾶν Διὸς ἔριν πέδοι σκήψασαν ἐμποδῶν σχεθεῖν; τᾶν «est pour toi ἄν»: Weil, *Morceaux choisis*) et l’adverbe ἐκποδῶν, suit Dindorf et Boissonade. Wellauer et Dindorf traduisent ἐκποδῶν par «*procul*», tandis que les dictionnaires français traduisent tous «loin» et précisent «hors des pieds». La traduction woestijnienne, personnelle, reprend courageusement la traduction littérale présente dans les dictionnaires français. Materne traduit ἐκποδῶν σχέθειν par «*ne-devoir-le-mettre à l’écart*», Ahrens, par «*sibi impedimento futuram*». On notera aussi que Van de Woestijne traduit σκήψασαν selon son sens premier présent dans les dictionnaires (alors même qu’ils précisent différemment le sens pour notre vers; ainsi, Alexandre: «*Σκήψασα πέδῳ, étant tombée de tout son poids sur la terre*»).

Le Prologue appelle encore d’autres observations.

La distance sinon l’opposition à Materne est fréquente.

Aux vv. 30-31, dans ἔς τ’ ἐπάλξεις καὶ πύλας πυργωμάτων ὀρμᾶσθε πάντες: *naar de schansen en de poorten van de torens schiet allen toe*, «vers les remparts et les portes des tours élancez-vous tous», frappe la fidélité au texte original. Au contraire de Materne («*Mais tous élancez-vous et vers les créneaux et vers les portes des tours*») qui établit la succession sujet – verbe – complément inexistante dans le texte grec, le poète reproduit fidèlement l’ordre des mots de la langue d’origine. Cette caractéristique, au moins en tant qu’aspiration, de la traduction woestijnienne est continue, fondamentale, et répond par ailleurs à une observation d’Henri Weil: «Le secret principal d’une bonne traduction consiste à trouver les tournures qui permettent d’adopter dans un autre idiome la succession des mots qui se trouve dans l’original»<sup>76</sup>. La traduction de Materne respecte préférablement ce qu’on appelle en grammaire française la construction logique et naturelle de la phrase. Plus généralement, on note chez Materne le préjugé habituel: seule une traduction non littérale peut être considérée

<sup>74</sup> Cf. WEIL (1884, *Praefatio*).

<sup>75</sup> Cf. NOVELLI (2005, 185).

<sup>76</sup> WEIL (1869<sup>2</sup>, 21).

comme «correcte» (cf. note 24). L'idéologie de la collection Hachette où apparaît la traduction de Materne reprend celle de l'éditeur Delalain, qui explique de la manière suivante (nous citons l'édition des *Sept Chefs* de 1840: cf. la note 25) les différences des deux types de traductions: «l'une, littérale et interlinéaire, avec la construction du grec dans l'ordre naturel des idées; l'autre, conforme au génie de la langue française».

V. 80, ὄδε λεώς: *dit volk*, «ce peuple». Van de Woestijne suit Ahrens («haec turba») et non Materne («ici [...] un peuple»; Boissonade imprime ὄδε λεώς). Ὅδε signifie certes «ce», mais il peut aussi se traduire par un adverbe de lieu: ὄδε imprime Weil 1884 qui, dans les *Morceaux choisis*, traduit dans la note «là»; le même ὄδε est rendu par «hier», «ici», par Italie; Todesco écrit: «ὄδε, avverbiale, accompagnato da un gesto ("ecco")». Parmi les dictionnaires français, le seul Bailly précise cet usage: «ὄδε au nom. et à l'acc. comme adverbe de lieu (cf. lat. hic) au sens de ici, là»; Van de Woestijne ne (re)connaît pas Bailly. Le poète flamand interprète le texte comme Mazon, qui imprime ὄδε λεώς et traduit «le flot».

Un nouvel écart par rapport à Materne se lira au v. 197 (B) / 213 (W) νιφάδος ὄτ' ὀλοῶς νιφομένης βρόμος ἐν πύλαις: *wanneer als van een sneeuw-jacht verderfelijk ging het geruisch sneeuwend tegen de poorten*, «quand comme d'une tempête de neige est venu funestement le bruit neigeant contre les portes». Weil pose «ὁ δὲ», «celui-ci», avant νιφάδος: Van de Woestijne n'accepte pas cette intervention et suit Boissonade. Il ne suit pourtant pas rigoureusement Materne, lequel traduit le complément de circonstance ἐν πύλαις par «aux portes» (de même Ahrens: «in portis»), alors que Van de Woestijne dit clairement *tegen de poorten*, «contre les portes». À la 1<sup>e</sup> strophe du I<sup>er</sup> Stasimon, le grec ζωπυροῦσι τάρβος est rendu par *stoken den angst*, «allument l'angoisse»: Materne (v. 274) traduit «ravivent ma terreur», ce qui est légèrement différent et surtout moins proche du grec, où le verbe comprend expressément le πῦρ, le «feu». Pour le v. 429 (B) / 444 (W), *vuur-dragende*, «qui porte le feu», Van de Woestijne suit les dictionnaires en traduisant πυρφόρον, comme Ahrens («igniferum»), d'une manière étymologique, alors que le terme «embrasée» de Materne innove. Le poète flamand avait déjà, au v. 417 (B) / 432 (W), traduit πυρφόρον par *vuur-dragend*: Van de Woestijne conserve la répétition du grec; Materne au contraire, en obédience à une pratique traditionnelle visant à la logique interne (ou supposée telle) de la langue d'arrivée, traduit la première fois, à propos d'un homme (ἄνδρα), «portant-du-feu», et la deuxième, à propos de la foudre (κεραυνὸν), «embrasée».

Certains vers confirment le choix du dictionnaire d'Alexandre et l'ignorance (plus que le rejet) de celui de Bailly.

Ainsi, à 34-35, μηδ' ἐπηλύδων ταρβεῖτ' ἄγαν ὄμιλον est traduit par *en van de indringers vreest niet te zeer het pleit*, «et des assaillants ne craignez pas trop le combat». Materne traduit assez pauvrement ἐπηλύδων par «étrangers», Ahrens adopte

«advenarum» (comme Wellauer); Chassang se limite à «étranger, hôte», tout comme Planche; Bailly est plus précis: «qui arrive, *c. à d.* qui vient du dehors [...] *p<ar> suite*, étranger»; plus complet et plus proche de Van de Woestijne (*indringers*, «envahisseurs»), est Alexandre: «étranger, hôte qui survient»<sup>77</sup>. À 35, Materne traduit ὄμιλον par «foule», Ahrens, par «turbam» (comme Wellauer); Planche se limite à «troupe; multitude; foule», «troupe de soldats», Bailly ajoute le sens de «tumulte, bruit d'une troupe *ou* d'une foule», Chassang et Alexandre, celui de «mêlée» sinon «combat»: ce qui rejoint le néerlandais *pleit*, qui comprend les sens de «procès» (qui est le sens étymologique, d'origine française) mais aussi de «différend» ou «combat» sinon de «issue d'un combat». Au v. 47, λαπάξειν ἄστν Καδμείων βία est rendu par *de versterking der Kadmeiers door geweld zouden leêgen*, «ils videraient par la violence la fortification des Cadméens». Materne et Ahrens adoptent le second sens de λαπάξειν: «saccager», «deleturos esse»; Van de Woestijne choisit le sens présent dans les dictionnaires français, ainsi chez Alexandre: «évacuer». Le poète ne suit pas Bailly qui indique lui aussi, comme sens premier, «vider, évacuer», mais précise: «pillier, saccager (une ville) ESCHL. *Sept.* 47».

La même ignorance de Bailly se retrouvera encore souvent. Ainsi, au v. 91 pour la traduction de ῥύσεται par *zal tot zich nemen*, «tirera à soi». Remarquable traduction qui sauve, comme le veulent les dictionnaires Alexandre («*primitivement*, tirer à soi [...] *plus souvent*, tirer du danger, délivrer, sauver, protéger, défendre») et Chassang («tirer à soi, écarter, *et par ext<ension>* retirer du danger, délivrer, sauver, défendre, protéger»), le sens premier; plus distant est Planche: «garder; conserver – protéger; défendre – délivrer». Van de Woestijne ne suit pas Bailly qui, à côté de ce même sens premier («tirer à soi», «tirer d'un danger»), écrit «*p<ar> suite, en gén<éral>* protéger, défendre, préserver, *en parl<ant>* des dieux qui protègent les mortels» et cite expressément notre vers. Van de Woestijne ne suit par ailleurs, ni Materne («*nous* sauvera»), ni Ahrens («*tuebitur*»), ni les lexiques latins (Wellauer: «*tueri, servare*»), qui attestent tous uniquement ce second sens. Dans le 1<sup>er</sup> Épisode, 1<sup>e</sup> Antistrophe, *rees ik van schrik*, «je me suis levé d'épouvante», pour ἦρθην φόβῳ, Van de Woestijne suit Materne (v. 198): «je me-suis-élevée de crainte»; plus éloigné est Ahrens: «et excitata [...] me converti»; le poète flamand ne suit pas Bailly qui écrit expressément: «*au pass.* être transporté: φόβῳ, ESCHL. *Sept.* 196, de crainte». À la 2<sup>e</sup> Strophe du 1<sup>er</sup> Stasimon, on note *kneedbare*, «pétrissable», pour ψαφαρᾶ (que Bailly traduit différemment: «sec, desséché, *en parl<ant>* de poussière [...] de cendre, ESCHL. *Sept.*») et *onderworpen in het bed*, «assujetties dans le lit», pour τλήμων' εὐνάν (Bailly: «qui supporte patiemment *ou* avec courage: τι, ESCHL. *Sept.* 364»). À 460-61 (B) / 475-76 (W) enfin,

<sup>77</sup> Notons pourtant que la 5<sup>e</sup> édition, de 1836, n'a pas «qui survient». Le poète consulterait donc une édition successive (rappelons – cf. note 24 – que nous suivons la 11<sup>e</sup> de 1860, qui est le 8<sup>e</sup> tirage de l'édition de 1847).



οὔτι ... χωρήσεται est traduit par *veld winnen zal*, «gagnera du terrain»: Van de Woestijne traduit lisant Alexandre («faire place, s'éloigner, se retirer [...] céder [...] plus souvent, gagner du terrain, s'avancer, marcher») sinon Chassang («marcher, s'avancer; gagner du terrain [...] s'éloigner, céder du terrain, se retirer»); Bailly, pour notre vers, traduit «s'éloigner des portes»: le poète ne suit pas ce dictionnaire.

On parlera de traduction étymologique et expansive au v. 7, où πολυρρόθους, dit des «hymnes» ou «lamentations» (φρομύιους), est traduit par *wijd als zeestorm huilend*, «pleurant (criant) largement comme tempête de mer». Πολύρροθος vaut proprement «luid bruisend», «qui mugit bruyamment» (Groeneboom et Italie), «*multiloquens*» (Wellauer); Lupaş et Petre rappellent qu'«en tant qu'adjectif ce mot est un hapax»<sup>78</sup>. La forte image créée par Van de Woestijne est liée à l'étymologie du mot, telle que la révèlent les dictionnaires français: «agité par beaucoup de flots, battu de tous côtés par les flots» et «très-bruyant, très-retentissant» (Alexandre).

Les v. 53 et 63 nous offrent deux exemples de traduction remarquablement littérale. À 53, nous lisons λεόντων ὡς Ἄρην/Ἄρη (B/W) δεδοκότων: *als van leeuwen die Ares aanstaren*, «comme de lions qui observent Arès». Materne traduit: «regardant Mars *au regard martial*». Le grec signifie en fait «Ares in den blik dragend», «portant Arès dans le regard» (Groeneboom), «Ares» étant la métonymie de la «guerre»; il s'agit d'un accusatif interne<sup>79</sup>: une «brachilogia simile ad altre molte fatte con questo verbo o con βλέπω, i quali prendono per oggetto la cosa che desta una data espressione in chi la guarda, e significano guardare con quella data espressione» (Todesco). La traduction du poète est violente dans sa littéralité: il ne donne aucune explication. À 63, le néologisme *losrent*, «se déchaîne» (qui pourrait être littéralement rendu par «court libre», «libéré» ou «déchaîné»), pour καταίγισαι («s'élancer comme une tempête») est excellent et correct, et rappelle heureusement le titre *Zeven op Thebe los*. Le poète ne suit pas Materne qui précise (inutilement) «*sur-elle*». À 64, la traduction *een aardsche golfslag*, «un coup d'onde terrestre», pour κῶμα χειρσαῖον est plus difficile à évaluer. Le «coup de l'onde» remplace la simple «onde» (κῶμα se dit proprement en néerlandais «golf»). Rien de plus qu'une simple intensification ou s'agit-il d'une perte de l'immédiateté de la majeure métaphore eschyléenne (respectée par Materne et Ahrens: «flot terrestre», «*terrestris unda*»)?

Le poète innove aux vv. 31-33, ὀρμᾶσθε πάντες, σοῦσθε σὺν παντευχία, / πληροῦτε θωρακεῖα, κἀπὶ σέλμασιν / πύργων στάθητε: *schiet allen toe; snelt in gansche wapenrusting; vervult de borstweringen; en op 't balkennet der torens houdt u staande*,

<sup>78</sup> Cf. LUPAŞ – PETRE (1981, 11).

<sup>79</sup> Cf. HUMBERT (1972, 261-63). Humbert rappelle, à la p. 263, τ 446: «(σῦς) πῦρ δεδοκός '(un sanglier) au regard de feu'». Cf., pour βλέπειν/δέρκεσθαι Ἄρην, KÜHNER – B. GERTH (1898, 308).

«élancez-vous tous; hâtez-vous en complet armement; remplissez les parapets; et sur les balcons des tours tenez-vous». Il convient de noter l'emploi personnel et répété du point-virgule. L'attention pour la ponctuation est continue chez le traducteur (ainsi que dans sa propre poésie). On peut parler, ici comme dans d'autres cas, de la création d'un stylème. La ponctuation concourt par ailleurs (on le voit aussi par la prédilection pour les deux points) au parallélisme syntaxique et à l'harmonie phonique, caractéristiques de l'écriture de Van de Woestijne.

Passant à la Parodos, une traduction personnelle apparaît au v. 128 (B) / 140 (W): γένους προμάτωρ: *onzer afkomst oer-moeder*, «de notre origine mère originelle». Van de Woestijne traduit le simple γένος par le mot composé *afkomst* (littéralement «la venue de», «l'origine») et non pas par «race» comme le fait Materne (Ahrens traduit: «generis»); *onzer*, «de notre», est un ancien génitif. Il y a clairement chez Van de Woestijne l'amour du mot composé et le désir décadent de faire antique, désir que l'on retrouve dans la traduction *oer-moeder*, «mère originelle», «première» (proche de la «première-mère» de Materne), pour προμάτωρ («avia»: Ahrens, «*atavia*»: Wellauer; «aïeule maternelle», traduisent les dictionnaires français).

Le 1<sup>er</sup> Épisode révèle combien la création de mots composés est typique des langues grecque, en particulier eschyléenne, et néerlandaise, en particulier woestijnienne. Elle est prise par l'écriture artiste qui caractérise la littérature décadente et symboliste. Elle est, dans notre traduction et en général dans l'écriture woestijnienne, liée à l'étymologie et au néologisme.

Le grec écrit ὄτοβον ὄτοβον à 287 (B) / 284 (W), le néerlandais, *het [...] gerucht-gerucht*, «le fracas-fracas»: il s'agit d'un remarquable choix du traducteur, qui crée un mot composé (un pur doublet) proche de la solution eschyléenne. L'audacieux procédé, choquant dans toute langue latine, ne l'est pas dans les langues germaniques comme il ne l'était pas en grec. À 205-206 (B) / 220-21 (W), *lansen-bestormd deze stad*, «cette ville assaillie de lances», traduit τάνδ' ἀστυδρομουμένην πόλιν. Les lances sont absentes du texte grec: il s'agit d'une heureuse invention du traducteur, le mot composé *lansen-bestormd*, «assailli de lances», est par ailleurs un clair néologisme (le verbe «bestormen» repose sur le substantif «storm», au double sens de «tempête» et, secondairement, d'«assaut»), comme son correspondant grec (un «hapax absoluto»<sup>80</sup>). Dans *bloed-offers*, «des offes de sang», pour σφάγια (215 (B) / 230 (W)), le «sang» est ajouté, mais la racine du grec signifie «gorge», d'où le sang coule; Planche et Alexandre traduisent expressément «victime égorgée»; Van de Woestijne a (pour ainsi dire) cherché et merveilleusement trouvé l'image, et cela grâce à un mot composé (Ahrens

---

<sup>80</sup> NOVELLI (2005, 146).

traduit «mactationes», Materne, «sacrifices»). Une traduction étymologique s'observe à 270 (B) / 285 (W), avec *golfsnel loopende*, «qui courent rapides comme l'onde», pour ταχυρρόθους: la *golf*, l'«onde», est profondément présente dans -ρόθος (apparenté à ῥέω, «couler»).

Apparaît aussi dans le 1<sup>er</sup> Épisode un trait absolument particulier à la traduction en prose de Van de Woestijne, qui tend à la poésie et trouve plusieurs manières et stylèmes pour évoquer la scansion rythmique des vers: en particulier le phénomène métrique et syntaxique de l'enjambement (enjambement qui est une caractéristique du discours en vers<sup>81</sup>). L'hyperbate, à 179-81 (B) / 196-98 (W), dans Κεῖ μή τις ἀρχῆς τῆς ἐμῆς ἀκούσεται, / ἀνὴρ, γυνή τε, χῶ τι τῶν μεταίχμιον, / ψῆφος κατ' αὐτῶν ὀλεθρία βουλεύσεται (B) / κεί μή τις ἀρχῆς τῆς ἐμῆς ἀκούσεται, / ἀνὴρ, γυνή τε, χῶ τι τῶν μεταίχμιον, / ψῆφος κατ' αὐτῶν ὀλεθρία διοίσεται (W) («Et si quelqu'un n'écoute pas mon autorité, homme, et femme, et ce qui *est-entre-eux*, un décret de-mort sera-porté contre eux»: Materne) est évoqué par une interruption syntaxique et deux points: ...*en tusschen beiden: een stemming*, «...et entre eux deux: un arrêt». La solution met en évidence le mot *stemming*, «arrêt», semblablement au grec qui rejette le mot ψῆφος, «arrêt», au vers suivant. Deux points suffisent encore au traducteur pour reproduire le saut de vers grec dans ἰπικῶν τ' ἀύπνων / πηδαλίων διὰ στόμα / πυριγενετῶν χαλινῶν (B) à 189-91: *en der paarden niet-slapende roeren dwars door hun mond: de vuurgeborene gebitten...*, «et, des barres qui ne dorment pas des chevaux dans leur(s) bouche(s): les mors nés du feu...». La littéralité et le souci de conserver le rythme original se vérifient aux vv. 442-43 (B) / 455-56 (W) dans Καὶ/καὶ (B/W) μὴν τὸν ἐντεῦθεν λαχόντα πρὸς πύλαις / λέξω: *En gewis, dien, vervolgens uitgeloot voor een poort, zal ik zeggen*, «Et certes, celui-là, choisi ensuite par le destin devant une porte je dirai». La syntaxe et la place des mots suivent de très près l'original, au prix d'une certaine dureté dans la langue d'arrivée: l'effet de l'enjambement est parfaitement conservé et adapté à la traduction en prose. L'impression causée par le fort, parce que court, rejet du nom du dieu aux vv. 63-64 dans ... πνοᾶς / Ἄρεος (B) et ... πνοᾶς / Ἄρεως (W)<sup>82</sup>: *Ares' adem*, «le souffle d'Arès», est au contraire perdue dans la traduction en prose du poète, mais le singulier de «souffle» (*adem*) a autant sinon plus de force que le pluriel des «souffles» (πνοᾶς) d'Eschyle (que conservent Materne et

<sup>81</sup> «La discordanza e il conflitto tra l'unità sintattica e l'unità metrica, la rottura del parallelismo fonosemantico della frase, quella continua, intima compenetrazione fra registro fonologico e del registro grammaticale che Valéry ha definito "hésitation <prolongée> entre le son et le sens", lungi dal sottolineare situazioni 'eccezionali', contravvenzioni alla norma, rappresentano le specifiche caratteristiche linguistiche di ogni frase poetica, di ogni discorso versificato, che risulta necessariamente 'anti-grammaticale' [...]: CREMANTE (1967, 378).

<sup>82</sup> Suit, dans les deux éditions, le point en haut, le vers et le sens se fermant par βοῶ γὰρ κῦμα χερσαίων στρατοῦ, «car un flot terrestre d'armée gronde» (Materne).

Ahrens: «souffles» et «turbines»). Il s'agit d'un bel exemple de la «klassische Dämpfung» de Spitzer<sup>83</sup>.

La traduction de Van de Woestijne se veut avant tout fidèle.

Ainsi, à la 1<sup>er</sup> strophe du 1<sup>er</sup> Stasimon, face à Materne qui traduit τὰν βαθύχθον' αἴαν (v. 291) en recourant au mot «sein» faussement poétique («cette terre au-sein-profond»), le poète écrit *dit diep-grondig land*, «ce pays à la profonde terre». La traduction est littérale: la «terre», le «pays profondément profond», *grond* signifiant proprement le «fond». Van de Woestijne a parfaitement reproduit la figure eschyléenne («nous avons ici le σχῆμα, fréquent dans la tragédie, qui insère dans la deuxième partie d'un *compositum* un *nomen* synonyme avec l'ajout d'un substantif (χθών)»: P. Groeneboom).

La fidélité du traducteur se note jusque dans l'attention phonique. Le cas peut-être le plus clair est à 330 Κορκορυγαὶ δ' ἀν' ἄστῳ (B) / 345 (κορκορυγαὶ δ' ἀνὰ ἄστῳ (W): *ingewand-gerommeldommel wassend in de stad*, «Et le grondement bourdonnement des parois de l'intestin qui croît dans la ville». L'étymologie et l'invention s'accordent ici pour créer, comme chez Eschyle avec κορκορυγαί, un mot (*gerommeldommel*, «grondement bourdonnement») phoniquement exceptionnel – et bien eschyléen – qui dit le grondement sourd et le borborygme dans les parois de l'intestin (*ingewand*); le résultat final, *ingewand-gerommeldommel* («grondement bourdonnement des parois»), est un mot composé “monstrueux”. Le mot grec est certes exceptionnel, encore que non artificiel, comme l'est au contraire le terme néerlandais.

On qualifiera de fidèle et baroque (le baroque du poète flamand est célèbre) la version *scherp-gillende smeek-gebeden*, «les prières de supplication qui jettent des cris aigus», pour ὀξύγοις λιταῖσιν à 305 (B) / 320 (W), avec deux mots composés (il s'agit dans les deux langues, pour l'adjectif, d'un *hapax*). Les lexiques latins sont eux aussi imagés (ainsi Wellauer: «*alta voce eiulans*»), tout comme Ahrens («*alta voce plorantibus*»), au contraire de Materne («gémissantes»), plus fidèle à la tradition, non baroque, française.

Avons-nous au contraire, à 281 (B) / 296 (W), affaire à un manque de fidélité sinon à une perte poétique? Face au grec πανδημεί, πανομιλεί (B), πανδαμί πανομιλί (W), le néerlandais *gansch-volkig, al-samen*, «peuple entier, tous ensemble», apparaît pauvre. Van de Woestijne a sans doute voulu la *variatio*: y a-t-il gagné? Ou s'agit-il d'un simple désir ou réflexe de variation, fréquent chez les traducteurs? L'adjectif *gansch-volkig*, «peuple entier», est cependant un néologisme et un mot composé, mot composé qui le rapproche de *al-samen*, «tous ensemble».

---

<sup>83</sup> Cf. SPITZER (1970, 208-35, *L'effet de sourdine dans le style classique: Racine*; 1<sup>er</sup> éd. allemande: 1931).

Un des derniers vers du 1<sup>er</sup> Stasimon présente un cas de lecture difficile. Et ce, dans le grec lui-même, différemment édité par Boissonade 341 (Τίν' ἐκ τῶνδ' εἰκάσαι λόγος πάρα;) et par Weil 356 (ποῖ' ἐκ τῶνδ' εἰκάσαι λόγος πάρα;). Voici la traduction du poète flamand: *Wáar, uit zulks, vindt de rede haar beeld?*, «Où, d'une telle chose (situation), la raison trouve-t-elle son image?». Van de Woestijne ne suit, ni Boissonade («Quelles-choses d'après celles-ci raison est-il de conjecturer?»: Materne) ou Dindorf («Quae»: Ahrens), ni Weil, qui propose (après Kayser<sup>84</sup>) ποῖ' (pour ποῖα), «quelles (choses)». Le poète ne suit personne et semble conjecturer un ποῖ, «où»<sup>85</sup>. Le fait est exceptionnel sinon déroutant. Ne pourrait-on pas penser qu'il a mal lu Weil? Ou l'apostrophe a-t-elle matériellement sauté dans l'impression de l'exemplaire qu'il consulte? Le choix du poète de traduire εἰκάσαι par *vindt hare beeld*, «trouve son image», dépend sans doute de sa volonté de rester fidèle à l'«image» (εἶκος) qui fonde le verbe εἰκάζειν, «représenter» (le sens de «conjecturer» est second). Serait-ce ce désir qui l'aurait poussé à lire Weil comme il l'aurait fait et à poser ποῖ? Il a aussi pu être influencé par le précédent ποῖ, «où, vers», à 144 (B) / 157 (W): ποῖ δ' ἔτι τέλος ἐπάγει θεός;, *en naar welk een einde geleidt nog een god?*, «et vers quelle fin guide encore un dieu? ».

Nous arrivons ainsi au 2<sup>e</sup> Épisode, dont la traduction est incomplète.

*Deze nacht die ge zegt op het schild, van hemel-klooten blinkend uit de hemel, te bevinden, spoedig zal worden dit onverstand voor iemand een vóorzegging*, «cette nuit que tu dis sur le bouclier, brillant de boules du ciel dans le ciel, se trouver, cette incompréhension deviendra rapidement pour quelqu'un une prophétie»: ainsi commence l'extrait signalé par Van Elmbt. La phrase commence *ex abrupto*: *deze nacht*, «cette nuit». La minuscule implique la perte d'un mot au moins: vraisemblablement *En*, «et», pour le grec Καὶ/καὶ (B/W) νύκτα ταύτην à 384 (B) / 399 (W).

L'extrait montre plusieurs fois qu'il n'a pas été consciencieusement relu. Καπανεύς à 408 (B) / 421 (W) est traduit par *Kanapeus!* À 443 (B) / 457 (W), τρίτῳ ... Ἐτεόκλω: *derden, voor Eteoklès*, «troisième, pour Étéocle», révèle l'état provisoire de la version de ces vers: il ne s'agit pas de Ἐτεοκλῆς, mais bien de Ἐτεόκλος, héros de l'armée argienne. La bévue de Van de Woestijne révèle peut-être une influence de Materne, lequel traduit à chaque fois, correctement en français, «Étéocle» (le même choix est fait par Du Theil). Les *Morceaux choisis* de Weil parlent explicitement d'«Étéoclos»<sup>86</sup>: une nouvelle indication sinon une preuve que Van de Woestijne ne les connaît pas. Les lexiques latins distinguent les deux héros, Wellauer se contentant de

<sup>84</sup> Cf. WEIL (1884, *Praefatio*).

<sup>85</sup> Mazon propose, au v. 355, une solution fort différente: τὰ δ' ἐκ τῶνδ' εἰκάσαι λόγος πάρα, «Ce qui s'ensuit, l'esprit suffit à l'imaginer».

<sup>86</sup> Une note après le v. 455 dit: «Voici les noms des trois couples de combattants omis dans cet Extrait: Étéoclos et Mégareé, Hippomédon et Hyperbios, Parthénopée et Actor».

donner les noms en grec, Dindorf les traduisant («Eteocles» et «Eteoclus»), ainsi qu’Ahrens; Leconte de Lisle et Mazon préfèrent laisser au héros argien la forme grecque pour éviter toute confusion avec le prince thébain: le poète parnassien traduit «Étéoklos», le philologue, «Étéoclos» (Parnajon et Pierron dénomment eux aussi «Étéoclos» le héros argien). Du côté néerlandais, Burgersdijk distinguait déjà «Eteokles» d’«Étéoklos»; Groeneboom et Italie distinguent «Eteocles» d’«Eteoclus» (qu’employait déjà Isaïc da Costa). Groeneboom dit du héros argien: «Étéoclus apparaît ici pour la première fois et est bien identique à l’origine avec Eteocles»; Italie note: «Il est certes difficile de dire pourquoi il [*sc.* le poète] a choisi précisément une personne qui de par son nom est une doublure d’Eteocles». La méprise du poète semble ainsi en partie excusable.

Celui-ci commet une nouvelle bévue à 433 (B) / 448 (W), où Eschyle parle de la Πολυφόντου βία. Le poète écrit: *Poluphontos’ sterkte*, «la force de Polyphonte». Van de Woestijne écrit erronément *Poluphontos*. Or, si Materne choisit correctement, comme Mazon, «Polyphonte» et non, comme Ahrens et Leconte de Lisle et tout aussi correctement, «Polyphontes» ou «Polyphontès», le héros grec reste Πολυφόντης (génitif Πολυφόντου), le nominatif Πολυφόντος n’existant pas. La précision de Materne 1842 («Πολυφόντου βία, poétique pour Πολυφόντης βιαῖος», «le fort Polyphonte») fait penser que Van de Woestijne ne connaît pas ce premier texte de 1842 de Materne; on hésitera (le latin a certes un effet moins direct que le français sur le traducteur) à conclure de même à propos de «Polyphontes» chez Ahrens, qui pourrait faire penser que le poète ne consulte pas non plus l’édition didotienne. Chassang traduit Πολυφόντης par «Polyphonte», Bailly, par «Polyphontès» (ce qui constitue une nouvelle preuve que le poète ne consulte pas ce dictionnaire); le nom propre n’apparaît, ni chez Planche, ni chez Alexandre. Lupaş et Petre rappellent l’*Iliade*: «Ce nom est peut-être emprunté à l’*Iliade*, 4. 395, qui met en scène un Cadméen, Polyphontès».

Une troisième difficulté apparaît aux vv. 439-41 (B) / 454-55 (W), *πολικῶν θ’ ἐδωλίων ὑπερκόπῳ δορί ποτ’ ἐκλαπάξει*: *en het maagdelijke-zitplaatsen-met-de-geweldige-lans-vernietigen*, «et le détruire (la destruction) des sièges virginaux avec la violente lance». L’audace de la traduction (un seul mot composé!) est extrême au point que Van de Woestijne serait vraisemblablement intervenu si le texte était arrivé à la publication. Limitons-nous ici à l’analyse du verbe *vernietigen*, «détruire» (pour ἐκλαπάζω), qui étonne face à «arracher» de Materne et à «*abripiat*» d’Ahrens; les deux lexiques latins donnent «*expellere*», Planche traduit «piller, dévaster, saccager», Chassang, «renverser», Alexandre offre, dans l’ordre, «détruire; jeter à bas, renverser». Bailly est plus précis et tient compte du préfixe ἐκ-: «renverser de, *gén.* ESCHL. *Sept.* 456»: le poète ne le suit pas, pas plus qu’Alexandre ou Chassang. Non seulement, mais il ne suit pas non plus – ce qu’il aurait pu faire – Materne, sinon Ahrens: le premier écrit «m’arracher», le second, «me *abripiat*». Le “monstrueux” mot composé est peut-être

aussi fils de l'incompréhension du texte de la part de Van de Woestijne; il faut en effet sous-entendre un complément direct (Weil, dans les *Morceaux choisis*, écrit: «supplétez με»): μ' a été ajouté par Hermann (cf. l'apparat critique de Page<sup>87</sup>). On peut penser que le poète a voulu traduire “littéralement” et sans intervenir aucunement sur le texte grec. (Mazon traduit: «me jeter hors de ma chambre virginal».)

La traduction de Van de Woestijne reste personnelle dans ces pages retrouvées.

On parlera d'écriture artiste pour 389 (B) / 404 (W), où ὑπέρκομπον est traduit par *al-te-bral*, «bien trop vantard»: un néologisme – un mot composé – qui repose sur le verbe *brallen*, «se vanter». L'adjectif *bral*, qui ne se trouve pas dans le dictionnaire Van Dale<sup>88</sup>, est donné comme exemple de l'écriture artiste woestijnienne<sup>89</sup>.

Nous n'avons pas traité dans le livre un cas qui se révèle très intéressant: τρέμω δ' αἱματηφόρους μόρους ὑπὲρ φίλων ὀλομένων ιδέσθαι 404-406 (B) / 419-20 (W): *en ik beef, bloed-dragende noodlotten boven vernietigde vrienden te zien*, «et je tremble, à voir des destins porteurs de sang au-dessus des amis détruits». Le passage est différemment interprétable: Materne («Mais je tremble pour-des-amis morts de voir leurs destins sanglants») est très proche d'Ahrens («*Metuo autem de amicis, ne cruentas interentorum caedes videam*»); Mazon traduit: «Mais je tremble à l'idée de contempler un jour le sanglant trépas de fils tombés pour leur mère!» (même si «Le texte évoque seulement “les êtres chers”»<sup>90</sup>); Weil note dans les *Morceaux choisis*: «Ἐπὲρ φίλων: mots gouvernés par ὀλομένων». Groeneboom donne une riche explication: «τρέμω – ιδέσθαι, le Schol. M note ici ἡ ὑπὲρ δὲ περισσὴ [«le mot ὑπὲρ est superflu»], ce que peu répéteront après lui; mais il n'est pas non plus vraisemblable que ὑπὲρ φίλων ὀλομένων signifie “de ceux qui sont morts pour leurs amis”, puisque la position des deux génitifs avec une fonction différente créerait alors trop de confusion; on acceptera donc mieux avec Hermann une confusion de deux constructions a) τρέμω ὑπὲρ φίλων, μόρους αὐτῶν ὀλομένων ιδέσθαι; b) τρέμω ιδέσθαι μόρους φίλων ὀλομένων, ou plus simplement – comme Blomfield le fit déjà – un hyperbate: “je tremble pour mes amis, que je ne doive voir la perte sanglante (c'est-à-dire violente) d'eux, perdus”; v. Wilamowitz dit avec justesse qu'ὀλόμενος n'a ici aucune signification temporelle, donc = “perditus”. Ainsi, Van de Woestijne ne suit-il personne. Tout se passe comme s'il eût voulu contredire le scholiaste et ait voulu traduire proprement et traditionnellement (*boven*, «au-dessus de») l'adverbe ὑπὲρ. On peut parler d'un excès de littéralité.

<sup>87</sup> «455 μ' suppl. Hermann»: PAGE (1972, s.v.).

<sup>88</sup> Cf. VAN DALE (1976), s.v. Voir aussi en ligne, s.v. *brallen*, le *Woordenboek der Nederlandsche Taal*, Instituut voor de Nederlandse Taal.

<sup>89</sup> Cf. AERTS (1956, 117).

<sup>90</sup> J. Alaux, in ALAUX – MAZON (1997, 30).

Nous n'avons pas encore touché à un aspect de cette traduction: son lien avec la poésie de Van de Woestijne. Le v. 100 (B) / 103 (W) présente la fameuse synesthésie κτύπον δέδορκα: *Een bons zag ik*, «J'ai vu un coup». Van de Woestijne reprendra (en la renversant étonnamment: d'un bruit sourd à un bruit doux) cette fameuse synesthésie dans *De Stieren-dief*, «Le Voleur de Taureaux»: *zij zien een zoet geluid*<sup>91</sup>, «ils voient un doux bruit». Un bel exemple nous est encore donné au v. 419 (B) / 434 (W): ΠΡΗΣΩ ΠΟΛΙΝ / “πρήσω πόλιω” est traduit par *ik zal branden de stad*, «je brûlerai la ville». Ce vers d'Eschyle pourrait avoir inspiré une des scènes du poème woestijnien *De Spartaansche Helena*, «Hélène de Sparte», où Hélène voit et entend en songe, quand encore Pâris n'a pas connu Hélène, Hécube dire à Priam: «Ik heb te goed gezien: heel Troja brandt!»<sup>92</sup>, «Je n'ai vu que trop bien: Troie entière brûle!».

### Conclusions

Le poète a devant lui, pendant qu'il traduit, les éditions de Weil et de Boissonade avec la version juxtalinéaire de Materne, ainsi que le dictionnaire d'Alexandre. Il fait de la traduction de Materne un très grand usage: il semble la suivre à la lettre, mais souvent l'exclure, parfois alors même qu'il adopte le texte de Boissonade (ainsi, au v. 197 (B) / 213 (W)). Il suit au départ le texte de Boissonade; très vite pourtant, sans que l'on puisse comprendre pourquoi il passe si brusquement d'un texte à l'autre, il adopte la *lectio* de Weil, dont l'édition est plus moderne et philologiquement supérieure; il passera ensuite continuellement d'un texte à l'autre. Il n'est pas exclu qu'il fasse appel çà et là à d'autres éditeurs, mais rien ne le démontre. Parfois, d'une manière presque déroutante, il semble se lancer dans des conjectures personnelles (voir v. 341 (B) / 356 (W)).

La traduction de Van de Woestijne est clairement littéraire, indépendante de toute application théâtrale pratique. Souvent expansive et parfois éclairante, explicite (au détriment hélas de quelques métaphores), elle est nettement personnelle. Le poète trouve de nombreuses solutions phoniques (il semble parfois se laisser guider par les sons), morphologiques et syntaxiques pour rester proche du texte grec. Il applique souvent l'effet de sourdine décrit par Spitzer; il prise par ailleurs peut-être trop le parallélisme (alors que «la peculiare cifra della *lexis* eschilea»<sup>93</sup> est «fortemente orientata nel senso dell'anomalia»). La langue est plus déliée que celle d'Eschyle, se pliant à une prose peu heurtée, harmonieuse; l'harmonie phonique qui caractérise l'écriture artiste de Van de Woestijne tant en prose qu'en poésie caractérise aussi le traducteur. L'attention à la ponctuation est extrême: il s'agit pour lui d'un élément

---

<sup>91</sup> MINDERAA (1949a, 322).

<sup>92</sup> Ivi, p. 370.

<sup>93</sup> NOVELLI (2005, 35).



fondamental du style. Le plus étonnant est sa capacité de reproduire (en se servant de quelques procédés qui se répètent tels de réels stylèmes) l'effet de l'enjambement du vers grec dans sa traduction en prose.

Le traducteur fait un usage très large des dictionnaires français, très vraisemblablement de celui d'Alexandre, lui empruntant plusieurs indices et solutions et choisissant souvent le sens premier et étymologique: assurant presque à chaque fois l'effet poétique. Plusieurs solutions indiquent l'exclusion du dictionnaire Bailly, la redondance de Chassang par rapport à Alexandre et le caractère parfois incomplet de Planche.

La confrontation précise du texte néerlandais et de l'original met en valeur la connaissance de Van de Woestijne de la langue grecque et plus encore son génie de traducteur. Les quatre pages manuscrites, moins surveillées, de l'extrait du 2<sup>e</sup> Épisode révèlent une compréhension du texte moins sûre, moins profonde. Elles nous informent surtout qu'elles n'ont pas été revues par un helléniste: Van de Woestijne traduit seul.

La traduction est toujours précise. Elle est aussi très proche du texte en ce qui concerne les mots et en particulier l'ordre des mots, la syntaxe. Semble donc vrai ce dont se souvient Gustave, le frère du poète:

Ce n'est pas difficile, me disait-il parfois, on n'a qu'à traduire les mots grecs en néerlandais, sans les déplacer dans les phrases, et tu obtiendras précisément la même chose qu'en grec<sup>94</sup>.

La traduction semble donner raison à cette déclaration à première vue peu fondée ou simple boutade. Van de Woestijne, se servant de la relative liberté syntaxique que possède le néerlandais en tant que langue germanique, ne saute presque aucun mot et suit de très près l'ordre des mots original. Il faut tenir compte du caractère synthétique des deux langues (le grec et le néerlandais), confrontées aux langues néo-latines; le poète se complait d'accentuer ce caractère du néerlandais, en particulier par l'emploi des mots composés (ainsi qu'il le fait dans ses propres écrits), caractère par ailleurs propre aussi à Eschyle. La fidélité va jusqu'au respect de la ponctuation: il la conserve toujours et ses ajouts ne font que corroborer la ponctuation originale. Pour l'orthographe

---

<sup>94</sup> «'Dat is niet moeilijk,' zegde hij mij soms, 'men heeft maar de Griekse woorden in 't Nederlands te vertalen, zonder deze te verplaatsen in de zinnen, en gij zult bekomen juist hetzelfde als Grieks»: DE SMET et al. (2020, 108-109; on ne s'étonnera pas de l'orthographe «Van de Woestyne»: celle-ci représente le nom de famille des frères Gustave et Karel, lequel choisit de signer «Van de Woestijne», la prononciation /ej/ restant la même). Reportons aussi deux phrases de la p. 108, qui attestent l'application du poète et suggèrent – sans aucune précision – qu'il se servait d'éditions volumineuses (de Didot ou, plus sûrement et simplement, d'un dictionnaire): «Want hij werkte veel en lang. Op zijn tafel waren er volumineuze Griekse boeken te zien dat [*sic*] hij aan 't vertalen was in 't Nederlands», «Parce qu'il travaillait beaucoup et longuement. Sur sa table, on pouvait voir de volumineux livres grecs, qu'il était en train de traduire en néerlandais».

des noms propres, il tend à reproduire la forme grecque, révélant ainsi son goût parnassien.

On pourrait appliquer au poète-traducteur Van de Woestijne, en la renversant positivement, l'affirmation de Groeneboom à propos du mauvais philologue: «<C>'est un exemple d'une méthode philologique erronée, qui change l'inhabituel en habituel et estompe ainsi les propriétés stylistiques de l'auteur»<sup>95</sup>.

Incompréhensible reste le jugement de Rutten, qui insiste sur «la distance qui existe en effet entre une traduction littérale, mais pourtant convenable», que le critique retrouve chez Chambry «et une traduction entièrement interprétée, surtout pour cela artistique»<sup>96</sup> comme serait celle du poète flamand. La traduction de Van de Woestijne n'est en réalité absolument pas «entièrement interprétée», au contraire de celle de Chambry qui n'est «littérale» qu'apparemment. On pourrait opposer les deux traductions de Van de Woestijne et de Chambry de la même manière qu'on a pu opposer celles de Pierron et Bouillet (toutes deux – surtout la première – peut-être connues mais non pas suivies par le poète flamand):

Ainsi la traduction de Bouillet, qui se fonde sur la représentation la plus traditionnelle d'Eschyle, mais rejoint dans son expression les recherches de la poésie moderne, apparaîtra-t-elle paradoxalement beaucoup plus novatrice que celle de Pierron, qui s'attache à briser cette représentation mythique, mais respecte dans sa forme les règles classiques<sup>97</sup>.

Ni est juste ce que Rutten écrit encore de l'«exactitude» du traducteur flamand:

[...] son exactitude, une sorte d'angoisse stylistique, aussi concrète que possible, pour rendre je ne dirai pas le mot, mais l'esprit du texte grec non pas au moyen d'une traduction littérale, translittérale, mais d'une nouvelle pensée, d'un tour nouvellement formulé, qui fait surtout emploi de formations et de combinaisons de mots inexistantes, en se jetant contre la normale langue quotidienne dans des tours et des combinaisons de sens, donc dans une langue artistique du mot qui est non seulement une forme nouvelle, ésotérique mais aussi de présentation, donc de pensée. Cela manque totalement de simplicité, de naturel, de fluidité [...] cela appartient à une forme de maniérisme littéraire, qui appartient à une période de passage du symbolisme classique au post-symbolisme décadent. [...] Le caractère artististique grec, [...] Van de Woestijne, du moins dans ses traductions du grec, ne l'a pas atteinte<sup>98</sup>.

Angoissante est certes la traduction de Van de Woestijne. Elle suit en réalité, contrairement à ce qu'affirme Rutten (comme si le critique n'avait pas regardé le texte

---

<sup>95</sup> GROENEBOOM (1938, 140).

<sup>96</sup> RUTTEN (1972, 692).

<sup>97</sup> CHEVALIER (2006, 347).

<sup>98</sup> RUTTEN (1972, 109).

original), mot à mot le texte grec. Tel était le rêve du poète flamand. La traduction contient-elle des formations et des combinaisons de mots inexistantes? Certes, mais elles existent aussi chez Eschyle. Le poète arrive-t-il à une nouvelle langue artiste? Certes, mais cela ne peut-il pas être un élément positif? La simplicité et le naturel eux aussi manquent souvent chez Eschyle, connu pour ses audacieux mots composés néologiques, critiqué pour son manque de sens classique sinon pour sa démesure baroque. Novelli rappelle que le poète grec fait usage d'«un lessico che forza al massimo le possibilità della lingua»<sup>99</sup>. Il faut certes parler de l'exigence de la fluidité: mais à l'intérieur d'une structure poétique. Le poète aurait-il pu atteindre l'art du poète grec (sur lequel Citti a écrit des pages éclairantes<sup>100</sup>)? Cela serait-il possible? Certes faut-il parler, sinon de maniérisme littéraire, de quelque chose qui se situe entre le «symbolisme classique et le post-symbolisme décadent»<sup>101</sup>: mais pourquoi, à nouveau, cela devrait-il être négatif?

Le poète lui-même n'était peut-être pas si sûr de sa traduction. Le 20 mars 1907, il demande (dans une langue bien flamande) à son ami Emanuel de Bom: «En à propos: wat zegt-de, rechtuit, van mijn vertaling?»<sup>102</sup>, «Et à propos, que dis-tu, sincèrement, de ma traduction? ».

Sa traduction était peut-être trop nouvelle, parce que trop proche du texte, à ses propres yeux. On admirera, aujourd'hui, un pareil cas génial de calque qui participe, derrière son écriture artiste et symboliste, au rêve décadent d'une Grèce originelle, à la source de notre identité.

---

<sup>99</sup> NOVELLI (2005, V).

<sup>100</sup> Cf. CITTI (1994, en particulier l'*Introduzione*, p. 3-19).

<sup>101</sup> De telles catégories sont par ailleurs peu claires.

<sup>102</sup> K. van de Woestijne, in VAN RAEMDONCK (2010, 247). Voici la réponse de De Bom, du 22 mars: «Ta traduction est *splendide*, Karel, quoiqu'à la première lecture parfois fastidieuse à saisir. Mais, chez un poète elliptique comme Eschyle, certes non évitable» (ivi, p. 249).

*référence bibliographique*

AERTS 1956

J. Aerts, *Stijlgeheimen van Karel Van de Woestijne. Een stijlkundig onderzoek*, Leuven.

ALAUX – MAZON 1997

J. Alaux – P. Mazon, *Eschyle, Les Sept contre Thèbes*, Paris.

ALEXANDRE 1860<sup>11</sup>

Ch. Alexandre, *Dictionnaire grec français* (1830), Paris.

BAILLY 1895

A. Bailly, *Dictionnaire grec français*, Paris.

BOEKEN 1893

H.J. Boeken, *Uit Aischylos. Zeven tegen Thebe*, «De Nieuwe Gids» VIII 162-65.

BOEKEN 1898

H.J. Boeken, *Over Aeschylus' Zeven tegen Thebe*, «De Nieuwe Gids» N.R. III 684-96.

BOISSONADE 1825

Jo.F. Boissonade (ed.), *Aeschylus*, vol. I, Parisiis.

BOISSONADE 1842

M. Boissonade (ed.), *ΑΙΣΧΥΛΟΥ ΕΠΙΤΑ ΕΠΙΙ ΘΗΒΑΣ. Les Sept contre Thèbes d'Eschyle*, nouvelle édition revue sur le texte de M. Boissonade, et accompagnée de variantes et d'un choix de notes recueillies dans le cours de feu M. Mablin par M. Materne, Paris.

BURGERSDIJK 1891

L.A.J. Burgersdijk, *De zeven tegen Thebe. Treurspel van Aeschylus*, «De Gids» LV (août) 201-48.

CHANTRAINE 1973a

P. Chantraine, *Grammaire homérique, I, Phonétique et morphologie*, Paris.

CHANTRAINE 1973b

P. Chantraine, *Morphologie historique du grec*, Paris.

CHASSANG 1882<sup>5</sup>

A. Chassang, *Nouveau dictionnaire grec-français* (1871), Paris.

CHEVALIER 2006

C. Chevalier, *Poète ou prophète? La question du sujet créateur dans l'interprétation d'Eschyle au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle en France*, «Lexis» XXIV 339-48.

CITTI 1994

V. Citti, *Eschilo e la lexis tragica*, Amsterdam (= suppl. «Lexis»).

DA COSTA 1861

I. da Costa, *Kompleete Dichtwerken*, vol. I, Haarlem.

CREMANTE 1967

R. Cremante, *Nota sull'“enjambement”*, «Lingua e Stile» III 377-91.

CROISSET 1914<sup>5</sup>

M. Croiset, *Pages choisies des Grands Écrivains. Homère* (1896), Paris.

VAN DALE 1976

Van Dale, *Groot Woordenboek der Nederlandse Taal*, I-II, Nijhoff, 's Gravenhage.

DEPREZ 1986

A. Deprez, *K. van de Woestijne, Verzameld Journalistiek Werk*, vol. II, Gent.

DEPREZ 1988

A. Deprez (met medewerking van B. de Leeuw en D. Devos-Van Damme), *K. van de Woestijne, Verzameld Journalistiek Werk*, vol. IV, Gent.

DEPREZ 1991

A. Deprez (met medewerking van B. de Leeuw en D. Devos-Van Damme), *K. van de Woestijne, Verzameld Journalistiek Werk*, vol. VII, Gent.

DEPREZ 1992

A. Deprez (met medewerking van S. De Lathauwer en D. Devos-Van Damme), *K. van de Woestijne, Verzameld Journalistiek Werk*, vol. VIII, Gent.

DINDORF 1841

G. Dindorfius (ed.), *Aeschyli Tragoediae superstites et deperditarum fragmenta*, Lipsiae.

DINDORF 1864

G. Dindorfius (ed.), *Aeschyli Tragœdiae septem et perditarum fragmenta* (1842), translationem Latinam condidit E.A.I. Ahrens, Paris.

DINDORF 1876

G. Dindorfius (ed.), *Lexicon Aeschyleum*, Lipsiae.

VAN ELMBT 1978-1979

F. van Elmbt, *De Agenda's en Carnets van Karel van de Woestijne*, II, *Kritisch-historische studie*, Diss. Université de Liège.

FRANCI – MARCHETTI 1991

G. Franci – A. Marchetti (a cura di), *Ripae ulterioris amore. Traduzioni e traduttori*, Genova.

GROENEBOOM 1938

P. Groeneboom (ed.), *Aeschylus' Zeven tegen Thebe*, Groningen.

HUMBERT 1972

J. Humbert, *Syntaxe grecque*, Paris.

ITALIE 1950

G. Italie (ed.), *Aeschylus' Zeven tegen Thebe*, Leiden.

KÜHNER – GERTH 1898

R. Kühner – B. Gerth, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*, II 1, Hannover-Leipzig.

LA PORTE DUTHEIL – PILLON 1840

La Porte Dutheil – Al. Pillon, *Eschyle, Les Sept Chefs devant Thèbes. Tragédie*, Paris.

LECOMTE 1964

M. Lecomte, *K. van de Woestijne, Poèmes choisis*, Bruxelles.

LECOMTE 1993

M. Lecomte, *K. van de Woestijne, L'ombre dorée et autres poèmes*, Présentation par G. Thinès, Paris.

LEPRÉVOST 1854

C. Leprévost (ed.), *Homère, L'Iliade*, Chants XIII, XIV, XV et XVI, Paris.

VAN LIMBURG BROUWER 1827

P.A.S. van Limburg Brouwer, *Proeve over de Zedelijke Schoonheid der Poëzij van Eschylus*, Amsterdam.

LUPAŞ – PETRE 1981

L. Lupaş – Z. Petre, *Commentaire aux Sept contre thèbes d'Eschyle*, Bucureşti-Paris.

MATERNE 1860

M. Materne (ed.), *Eschyle, Les Sept contre Thèbes*, Paris.

MAZON 1920

P. Mazon (ed.), *Eschyle, I, Les Suppliantes. Les Perses. Les Sept contre Thèbes. Prométhée enchaîné*, Paris.

MINDERAA 1942

P. Minderaa, *Karel van de Woestijne. Zijn leven en werken*, Arnhem.

MINDERAA 1949a

P. Minderaa (red.), *K. van de Woestijne, Verzameld Werk*, vol. II, Brussel.

MINDERAA 1949b

P. Minderaa (red.), *K. van de Woestijne, Verzameld Werk*, vol. IV, Brussel.

MINDERAA 1949c

P. Minderaa (red.), *K. van de Woestijne, Verzameld Werk*, vol. V, Brussel.

MINDERAA 1950

P. Minderaa (red.), *K. van de Woestijne, Verzameld Werk*, vol. VI, Brussel.

MUSSCHOOT 1985

A.M. Musschoot, *K. van de Woestijne, Brieven aan Lode Ontrop*, Gent.

MUSSCHOOT et al. 2007a

A.M. Musschoot et al., *K. van de Woestijne, Verzameld Dichtwerk, I, Lyrische poëzie*, bezorgd door A.M. Musschoot met medewerking van K. Demoen, L. Jansen en Y. T'Sjoen, Tielt.

MUSSCHOOT et al. 2007b

A.M. Musschoot et al., *K. van de Woestijne, Verzameld Dichtwerk, II, Epische poëzie*, bezorgd door A.M. Musschoot met medewerking van K. Demoen, L. Jansen en Y. T'Sjoen, Tielt.

NOVELLI 2005

S. Novelli, *Studi sul testo dei Sette contro Tebe*, Amsterdam (= suppl. «Lexis»).

PAGE 1972

D. Page (ed.), *Aeschlyi Septem quae supersunt tragoedias*, Oxford.

DE PARNAJON – BOUILLET 1883

F. de Parnajon – A. Bouillet (trad.), *Eschyle, Morceaux choisis*, traduction littérale par F. de Parnajon, traduction française et notes par A. Bouillet, Paris.

PERROT 1910

G. Perrot, *La Notice sur la vie et les travaux de Henri Weil*, «Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres» VIII 708-62.

PLANCHE 1817<sup>2</sup>

J. Planche, *Dictionnaire grec-françois*, Paris 1809 (notre édition, 1817<sup>2</sup>, corrige le titre en *Dictionnaire grec-français*).

VAN RAEMDONCK 2010

B. Van Raemdonck, *Niks geniaal vandaag. De briefwisseling tussen Karel van de Woestijne en Emmanuel de Bom*, Kapellen.

DE RIDDER 1909

A. de Ridder, *Onze schrijvers, II, Vlaamsche schrijvers*, Baarn.

ROBAEY 2002

J. Robaey, *Tussen holte en ijlte. Klassieke gemeenplaatsen voor De Paarden van Diomedes*, Bologna.

ROBAEY 2016

J. Robaey (a cura di), *K. van de Woestijne, Interludi*, Milano.

ROBAEY 2019

J. Robaey, *Van de Woestijne traducteur d'Eschyle, avec un nouveau fragment des «Zeven op Thebe los»*, Amsterdam.

RUTTEN 1972

M. Rutten, *De Interludiën van Karel van de Woestijne*, Paris.

DE SMET et al. 2020

J. De Smet et al., *G. van de Woestyne, Karel en ik. Memento*, Leuven.

SPITZER 1970

L. Spitzer, *Études de style*, Paris.

THEUNYNCK 2010

P. Theunynck, *Karel van de Woestijne. Biografie*, Antwerpen.

TODESCO 1945<sup>2</sup>

A. Todesco (a cura di), *Eschilo, I Sette contro Tebe* (1921), Torino.

UBALDI 1939<sup>2</sup>

P. Ubaldi (a cura di), *Eschilo, I Sette contro Tebe* (1913), Torino.

VANDEVOORDE 1993

H. Vandevoorde, *Karel van de Woestijne. De vertaler als kolonist*, «De Gids» CLVI/7 593-98.

VANDEVOORDE 2006

H. Vandevoorde, *De Spiegel van Achilleus. Karel van de Woestijne en de allegorie*, Nijmegen.

WEIL 1862

H. Weil (ed.), *Aeschyli Septem contra Thebas*, Giessen.

WEIL 1869<sup>2</sup>

H. Weil, *De l'ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux langues modernes. Question de grammaire générale*, Paris.



WEIL 1881 (1897<sup>2</sup>)

H. Weil, *Eschyle, Morceaux choisis*, Paris.

WEIL 1884 (1891)

H. Weil (ed.), *Aeschyli Tragoediae*, Leipzig.

WELLAUER 1830

A. Wellauer, *Lexicon Aeschyleum*, Lipsiae.

VAN DE WOESTIJNE 1907

K. van de Woestijne, *Aischulos' Zeven op Thebe los. (Fragment.)*, «Vlaanderen» V (Maart) 96-107.